

**Commissaire
Liberty - 05 - -
L'auteur de polars**

Majan, Raphaël

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



U N 7
CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

Raphaël Majan
**L'AUTEUR
DE POLARS**



L'amour de la littérature est parfois un mobile irrépressible pour un assassin cultivé et de bon goût. Le commissaire, par la volonté d'une hiérarchie démagogue, se retrouve accompagné dans son travail quotidien par Christopher Plouf, pour parfaire la documentation de cet écrivain, à ses yeux lamentable, de romans policiers bon marché. Il va en effet comprendre de plus près, l'écrivain, ce que c'est qu'un assassin et ce que c'est qu'une victime, sans que son œuvre ait le temps de bénéficier pour autant de ces nouvelles compétences.

Raphaël Majan est né en 1963 à Saint-Sébastien. Fonctionnaire, il a travaillé au ministère de l'Intérieur.

Raphaël Majan



N
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

L'AUTEUR DE POLARS

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population », écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallance, avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver l'efficacité de sa méthode.

Table

« On ne présente plus Christopher Plouf »

Un parapluie plus agressif que protecteur

Qui jettera la première pierre ?

« Vous voyez quoi, maintenant ? »

Preuves, indices, pièces à conviction : une aide ou une gêne ?

Rondement mené

Un éreintement

Avantages et inconvénients respectifs des assassinats en appartement et en plein air

« On n'écrit pas dans la même catégorie, mon poulet »

Les mous du portefeuille

Aléas de la vie de bureau

« Et la victime est... »

Encré dans le social

Des champions

Une reconstitution efficace

« Vous n'auriez pas une petite intuition, commissaire ? »

Wallance répond à la presse

Un écrivain confus

« Pourquoi pas ? »

« On ne présente plus Christopher Plouf »

Mardi 2 mars 2004 au matin, alors que le commissaire Wallance en a juste fini avec son aventure japonaise¹, son fidèle Lavraut lui dit dès qu'il arrive au bureau que le divisionnaire Gou a demandé à le voir. Que son supérieur soit là avant lui est très inhabituel. Wallance y va, surpris. Gou déguste un plantureux petit-déjeuner, avec chocolat et croissants, en compagnie d'un homme d'une cinquantaine d'années. Il n'y a que deux tasses.

– Ah, voici le commissaire Wallance. Liberty, vous arrivez enfin. Content de vous voir.

On surnomme souvent Wallance Liberty à cause du film de John Ford *L'homme qui tua Liberty Valance* et le divisionnaire lui-même emploie ce nom quand il est bien disposé à l'égard de son subordonné. Mais ça agace doublement le commissaire qu'on lui reproche sa prétendue venue tardive avec une prétendue bienveillance.

– Ah ah, Wallance, Liberty, très fort, très Ford, dit l'homme, posant au cinéophile plein d'humour.

– Je vous présente Christopher Plouf. Mais on ne présente plus Christopher Plouf.

Les deux hommes se serrent la main. Christopher Plouf, cinquante-trois ans, a travaillé quelque temps dans la police il y a des décennies et est devenu l'écrivain de polars à succès que l'on sait. Il a déjà reçu deux fois le Revolver d'or de la littérature d'évasion avec ses romans policiéro-politico-sexuels, en 1997 pour *Meurtre d'une belle ambassadrice* et en 2001 pour *Meurtre d'une dactylo de charme*. *Meurtre d'une escort girl* est en lice pour le Revolver d'or de cette année. Wallance, qui se pique de belle langue, trouve ces livres mal écrits. Il n'aime pas non plus

Christopher Plouf lui-même qu'il a connu en 1975, quand il est entré dans la police où le futur écrivain travaillait déjà et ne se prénommaît alors que Christophe.

– Voilà, dit Gou. Pour mieux retrouver l'atmosphère réelle d'une enquête afin d'encore mieux nous la restituer dans son prochain opus, Christopher Plouf souhaite vivre à nouveau la vie d'un policier. On a trouvé là-haut, tout là-haut, que c'était une excellente idée, et je pense de même, je le dis de bon cœur (précision due à ce que le divisionnaire utilise généralement les mots « là-haut » pour désigner une hiérarchie invisible à laquelle il n'est pas moins opposé que ses subordonnés quoique bien obligé d'obtempérer). J'espère que vous en êtes flatté, Liberty : il va vous accompagner quelque temps pour s'imprégner de votre méthode et de votre psychologie. Qui sait si on ne vous découvrira pas, sous un autre nom bien sûr, dans le prochain roman du maître ? Liberty, peut-être êtes-vous en passe de devenir immortel.

Wallance n'est pas trop inquiet. Si vraiment ça tourne mal, que l'autre lui tape sur les nerfs, il pourra toujours le liquider. Il n'empêche que ça promet des journées épuisantes, Christopher Plouf n'ayant pas changé dans le bon sens depuis que le commissaire l'a perdu de vue s'il en juge par ses divers entretiens dans les médias. Prétentieux comme tous les écrivains, il ne cesse de remercier les autres comme s'il y avait de quoi pour l'avoir aidé à écrire ces chefs-d'œuvre dont il verse dix pour cent des droits d'auteur à la caisse des orphelins de la police, moyennant quoi il s'autorise à répercuter les pires lieux communs sur ses anciens collègues. À le lire, pour un policier compétent, il y aurait dix incapables. Wallance, parfois, ne pense pas autrement, mais le style de Christopher Plouf est à ses yeux d'une vulgarité qui disqualifie son propos. En plus, il y a toujours des jolies filles en petite culotte et ensanglantées sur les couvertures. Le commissaire estime les romans plus racoleurs que les nombreuses putes qui les traversent.

– On se connaît déjà, répond le commissaire au divisionnaire en se tournant vers l'écrivain, comme saisi d'un lamentable snobisme dont il récolte les tristes fruits illico.

– Peut-être, dit Christopher Plouf en feignant la gentillesse et l'intérêt.

– Ça ne m'étonne pas, dit Gou. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un policier aussi cultivé que vous connaisse le maître, Liberty. Si tant est que le maître vous connaisse.

– Wallance. On a travaillé ensemble quand je suis entré dans la maison, en 1975, s'enferme le commissaire.

– Désolé, dit Christopher Plouf. Beaucoup de temps a passé et j'ai rencontré beaucoup d'autres gens dans mes nouvelles activités.

– J' imagine, maître, dit le divisionnaire. J'aurais moi-même adoré être écrivain. D'ailleurs, je n'ai pas renoncé. Après ma retraite, sans doute, quand j'aurai le temps, ajoute-t-il alors que son travail, vu la façon dont il l'exerce, lui donnerait

la possibilité d'écrire un roman par semaine, il ne fait rien de la journée que consulter des dossiers et passer sa vie au téléphone avec sa nouvelle amoureuse, quand il ne quitte pas purement et simplement le bureau pour un rendez-vous qui n'est pas à la préfecture. Et vous, vous n'avez jamais pensé à un petit roman, Liberty, avec le talent que vous devez avoir ? Vos rapports sont toujours très correctement écrits, et sans une faute d'orthographe, ajoute-t-il encore comme s'il était expert ès écriture.

– Vous me montrerez, dit Christopher Plouf. La police m'a beaucoup aidé, c'est tout naturel que je l'aide à mon tour. J'en serai très heureux.

– Mais pas du tout, dit Wallance qui juge Patrick Modiano plus apte à avoir une opinion sur ses écrits si jamais il souhaite publier ses fameux carnets.

L'assimilation que fait le divisionnaire entre Christopher Plouf et la littérature lui paraît outrancière. Christopher Plouf était un médiocre policier, comment aurait-il pu devenir autre chose qu'un médiocre écrivain ?

Les carnets de Wallance. Tombés en ma possession, ils sont la pièce essentielle qui, combinée à divers autres archives et entretiens, me permettent de retracer les aventures du commissaire. Il ne les a jamais préparés pour l'édition mais la moindre de leurs phrases lui paraît plus forte que l'ensemble d'un roman de Christopher Plouf, ainsi qu'il arrive souvent aux écrivains qui ne publient pas et estiment chacune de leurs pages inachevées comme autant de chefs-d'œuvre inconnus. Même les meurtres imaginés par le romancier à succès ne lui semblent pas à la hauteur de ceux qu'il commet lui-même pour lutter contre le sentiment d'insécurité. Wallance, pour sa part, aide vraiment ses contemporains, sans pour autant le clamer sur les toits en réclamant la paternité de ses plus beaux assassinats : comme ces auteurs anonymes du Moyen Âge, il les livre à qui veut parmi ses contemporains, s'estimant assez payé pour avoir eu le privilège de les réaliser.

– Bien, bien, Liberty. Vous pouvez retourner, le maître va vous rejoindre dans quelques minutes, dit Gou en congédiant le commissaire afin de se garder l'écrivain pour lui tout seul. Encore un peu de chocolat, cher ami ?

– Il ne connaît des assassinats que ce qu'il a écrit, dit Wallance à Lavraut pour définir Christopher Plouf et ses strictes limites après lui avoir raconté la situation.

– J'ai adoré *Meurtre d'une belle ambassadrice*, dit son fidèle collaborateur qui doit à l'honnêteté de ne pas travestir son opinion quand bien même il a compris celle de son supérieur sur l'auteur. Je n'ai pas encore lu *Meurtre d'une dactylo de charme* mais Martine m'a dit que c'était le mieux, et très respectueux des femmes même si la victime est longuement violée, deux chapitres entiers il paraît. Elle dit que c'est une question de ton.

Depuis que sa femme a failli le laisser avec ses deux enfants puis est finalement

revenue grâce à l'efficacité de Wallance², Lavraut ne jure que par elle, tandis que les rapports, sexuels et autres, du commissaire avec Martine se sont au contraire compliqués.

– Un écrivain, dit Fagis. C'est un peu comme un journaliste, il va falloir se montrer sous son meilleur jour.

– Bonjour. Je suis Christopher Plouf, dit l'auteur de *Meurtre d'une dactylo de charme* en entrant dans le bureau, comme si ce simple nom devait tout dire et susciter des tombereaux d'admiration, ce qui est le cas, même Lavraut.

Fagis, que son carriérisme effréné pousse volontiers à la flagornerie, a trouvé un bon client : on n'en fait jamais trop pour Christopher Plouf.

– Non seulement vos livres sont passionnants, mais je ne sais pas ce qu'on a à vous apprendre tellement on a l'impression que vous êtes avec nous à faire l'enquête quand on les lit, parce que c'est exactement ça, dit Fagis.

– Ma femme aime tous vos romans mais particulièrement *Meurtre d'une dactylo de charme*, dit Lavraut comme s'il avait été soudainement promu au grade de lieutenant Columbo.

« Tous ces policiers fascinés par les artistes : qu'ils deviennent écrivains s'ils ne sont pas capables autrement de faire de la police un art », écrit Wallance dans un carnet.

En roi des lieux, Christopher Plouf observe le bureau, les ordinateurs, les types de classement, interroge sur les procédures. Fagis et Lavraut lui répondent efficacement.

– Ce n'est pas mal organisé, conclut-il d'un ton impartial après une enquête d'un quart d'heure, comme si, outre écrivain, il était ethnologue et, en mission chez les Pygmées, notait pour preuve de sa bonne foi qu'ils étaient plus grands qu'il n'aurait pensé.

Wallance aimerait lui montrer de quoi il est capable mais le temps n'est plus où il tue sur-le-champ quelqu'un sous l'unique prétexte que sa conversation et les gestes qui vont avec l'agacent³.

– Et vous avez aussi travaillé pour le cinéma, je crois ? dit Fagis.

Christopher Plouf a été scénariste de quatre films brillants, commercialement parlant. D'abord *Les braves keufs*, la matrice, ensuite décliné dans *Les braves keufs 2*, *Le retour des braves keufs 2*, et *Les braves keufs 2 font du ski* qui ont totalisé dix-sept millions d'entrées (à cause d'une juteuse affaire de droits, l'expression « les braves keufs » n'était plus utilisable, au contraire de « les braves keufs 2 »).

– Oui, dit l'écrivain qui n'a guère de talent de comédien pour jouer les modestes. Et je suis consultant sur plusieurs séries télévisées.

– Eh bien, vous devez palper plus qu'un divisionnaire, dit maladroitement Fagis, laissant soupçonner les pires mobiles à son propre arrivisme.

Wallance prie intérieurement pour que son téléphone sonne et qu'on lui annonce un assassinat réclamant sa présence sur place immédiatement. Son

téléphone sonne, Lavraut répond avant lui et raccroche après avoir noté gravement quelques informations, disant, toujours féru du détail inutile :

– François Noémit, ingénieur de trente-quatre ans, tué chez lui ce matin même, 12, rue du Temple, dans le III^e, quatrième étage.

– Je n’aurai pas attendu longtemps. Je viens avec vous, dit Christopher Plouf avec ce nombrilisme des écrivains, comme si l’assassinat n’avait été commis que pour lui.

– Je vous accompagne ? demande Fagis qui voit que Lavraut et le commissaire ont déjà enfilé leur manteau.

– Pas vous, dit Wallance excédé mais qui ne peut pas refuser Christopher Plouf.

Point trop n’en faut.

1. Voir dans la même série *Les Japonais*.
2. Voir dans la même série *Chez l’oto-rhino*.
3. Voir dans la même série *L’Apprentissage*.

Lil y a toujours quelque chose de réjouissant à partir en voiture, Lavrout au volant, pour le lieu d'un crime dans lequel on n'est pour rien. L'horizon est libre, toutes les pistes encore ouvertes même s'il sera difficile de se débarrasser tout de suite de Christopher Plouf en lui collant le meurtre, Wallance lui-même risque à contrecœur de lui servir d'alibi. Rien qu'avoir l'écrivain dans la voiture gâche le plaisir du commissaire. D'abord, tandis que Lavrout s'installait à la place du conducteur, Christopher Plouf est monté devant si naturellement que Wallance n'a pu que se retrouver piteusement derrière, comme si l'autre était son supérieur. « S'il y tient tant, à la place du mort, je pourrai peut-être faire très bientôt quelque chose pour lui », note-t-il le soir même dans un carnet avec cette espèce de jalousie ou d'aigreur qui assombrit ses plus beaux assassinats en jetant un soupçon sur leur pureté morale dans un méli-mélo d'intérêts général et particulier. L'écrivain pose en outre des questions idiotes pendant le trajet (du genre « Que ressentez-vous dans un tel moment ? »), semblant craindre qu'on ne le prenne que pour un raconteur d'histoires en minimisant sa recherche psychologique. En plus, Lavrout déverse en réponse des lieux communs (la peine de la famille, le mystère qui s'annonce, le devoir envers la société) sans les articuler avec le talent éthique de Wallance. Le commissaire profite que son collaborateur se trompe place de la République pour lui demander de se concentrer, c'est-à-dire de se taire, mais on est presque arrivés.

Comble de tout, Christopher Plouf appelle Wallance Liberty, comme Gou mais hors hiérarchie, expliquant ne pas se sentir tenu de dire « commissaire » puisque lui-même n'est pas sous son autorité, raisonnement qui paraît oiseux à la victime. Il argue en outre que, s'ils se connaissent depuis presque trente ans, on

ne peut pas prendre mal un diminutif sympathique. Pipeau, selon le commissaire cependant ficelé par la démonstration.

Ils montent tous les trois au quatrième étage où les attendent déjà d'autres policiers. La porte de l'appartement est ouverte pour que tous les enquêteurs concernés puissent entrer et sortir sans déranger, le cadavre au milieu du salon étant pourtant le pire dérangement pour la femme et les deux enfants en larmes. Wallance déteste les gens qui pleurent durant les recherches, compliquant tout, mais Christopher Plouf, naturellement, ne trouve rien de plus pressé que d'adresser la parole à tous ces malheureux dans l'espoir de leur soutirer quelques sensations que, selon le commissaire, il n'est de toute façon pas suffisamment doué pour retranscrire par écrit.

L'arme du crime est un parapluie, alors qu'il n'a pas plu de la matinée. On ne lui en a pas donné des coups sur la tête mais la pointe, bien effilée, lui a transpercé le cœur et est même ressortie de l'autre côté. On s'en est d'autant mieux rendu compte que le premier policier arrivé sur place a voulu retirer l'arme de la blessure, à croire qu'on n'apprend rien dans les écoles de police, et qu'il n'a rien trouvé de mieux que d'appuyer par erreur sur le bouton déclenchant le ressort d'ouverture du parapluie. Avec les organes de François Noémit pour le compresser de tous côtés, l'instrument ne s'est guère ouvert, mais quand, ensuite, il a fallu retirer le parapluie du corps, ce fut un spectacle non seulement peu recommandable mais à vous épuiser deux policiers musclés.

Le corps a été découvert à neuf heures et demie par Françoise Noémit qui était descendue à la boulangerie avec Noémie, sept ans, et Noël, deux ans. C'est son propre parapluie à elle qui a servi à assassiner son mari.

– Il avait oublié le sien au bureau, hier soir. Il l'avait pris, parce qu'il a toujours été maniaque avec les parapluies, le pauvre, et, comme il n'a pas plu, il l'a laissé là-bas.

Explication convaincante mais ce n'est pas ce mystère-là qu'il s'agit de résoudre.

– Croyez-vous que, s'il avait eu son parapluie à lui ici, les choses se seraient passées complètement différemment ? dit Christopher Plouf, sous-entendant que lui le pense, qu'il a déjà échafaudé mille hypothèses plus intelligentes les unes que les autres mais inaccessibles aux non-écrivains à succès.

Wallance soupire, il voit déjà l'autre lui gâcher l'enquête.

Là-dessus, Françoise Noémit, trente et un ans, ne répond pas et, avec cet aspect incohérent de la conversation de tout être frappé par une émotion forte, embraie sur l'histoire a priori accessoire des prénoms qui a déjà mis la puce à l'oreille du commissaire.

– Voyez-vous, on s'appelle Noémit mais avec un t muet, on prononce Noémi comme le prénom, dit-elle. Comme lui c'était François et que moi c'est Françoise, il m'appelait Noémite pour mieux différencier, et puis c'est affectueux.

Mais il a beaucoup insisté, à la naissance de Noémie, pour qu'on lui donne ce prénom. Moi, je trouvais que ça faisait bizarre mais ça lui plaisait pour qu'on comprenne mieux qu'on faisait tous partie de la même famille, comme un clan, voyez-vous. Et comme Noël est né le 25 décembre, pour lui on n'a pas eu le choix. Maintenant qu'il est parti, ça ne sert plus à rien. Si je me remarie, vous imaginez ? Encore que ça ne changerait rien pour les enfants et que ce n'est pas en plein deuil que je vais songer à un remariage, tout plutôt que ça, vous pensez bien.

– Je comprends parfaitement, dit Christopher Plouf, toujours comme s'il était d'une essence spéciale et qu'il était urgent de le faire savoir.

– Oui, dit Wallance pour ne pas être en reste, manifester qu'il s'intéresse, lui aussi.

Le légiste est le docteur Murat, la trentaine, qui a coupé ses longs cheveux et a désormais le crâne rasé, un médecin genre jeune génération mais qui a appris à composer avec le commissaire.

– Ce que je peux déjà vous dire, c'est que ce n'est pas forcément à un assassin d'une force herculéenne que nous avons affaire. Comme le parapluie est ressorti dans le dos, le premier réflexe est évidemment de croire que c'est parce qu'on l'a poussé très fort. Mais il suffit que l'assassin ait été plus petit que la victime, ou de la même taille, pas beaucoup plus grand, en tout cas (ce vague exaspère Wallance quant à la compétence du légiste salarié pour déverser des évidences de ce genre, et le réjouit en ce qu'il ne ferme aucune piste, conservant tout son côté ludique à l'enquête). Le plus vraisemblable est que la victime a reçu par surprise un coup de parapluie mortel en plein cœur et que le malheureux est tombé en avant. C'est le poids de son propre corps qui a, à mon avis, si j'ose dire, transpercé le parapluie en s'emplant dessus.

Murat parle en s'adressant alternativement au commissaire et à l'écrivain, organisant dans la plus grande confusion un lien entre le prétendu talent littéraire et la stricte hiérarchie policière.

– Et c'est votre parapluie ? dit Christopher Plouf comme une découverte à la veuve qui l'a déjà dit.

– Oui. Il avait oublié le sien au bureau hier soir.

– On sait tout ça, dit Wallance en véritable professionnel.

Les enfants pleurent, la maman aussi. Le commissaire tâche habituellement de se garder comme de la peste de ces meurtres familiaux, quand les premières constatations ont lieu dans une ambiance de mélodrame. C'est très désagréable pour les policiers qui passent pour des monstres dénués de sensibilité sous prétexte qu'ils font leur travail. Comme le note pourtant Wallance dans un carnet : « Après qu'un assassinat a été commis, la priorité n'est pas de sangloter mais de dénicher un coupable. » Tous les meurtres amènent leur pesant de larmes, mais, quand il y a de jeunes enfants, la mère elle-même se croit tout

permis sous couvert de les consoler et l'enquête est menacée d'inondation de tous côtés. Il n'y a pas de parapluie contre les larmes, ustensile plus agressif que protecteur dans cette affaire.

– Quel drame, dit Christopher Plouf pour faire preuve de psychologie.

– Vous avez tout à fait raison, dit la veuve entre deux sanglots.

Wallance, énervé par la situation, serait tout prêt à soupçonner la mère, ce qui serait un moyen de la séparer des deux orphelins pour qu'il n'y ait plus ce chœur de larmoyants dont le vacarme indisposerait quiconque a l'ouïe non atrophiée. Mais l'écrivain lui mange la politesse sous le pied en le prenant à part quelques secondes.

– C'est son mari, c'est son parapluie, c'est elle qui découvre le corps. Je ne crois pas qu'il y ait à chercher bien loin, Liberty, dit-il à voix basse.

– Ça ne veut rien dire, vous êtes bien naïf, répond Wallance sans autre argument. Vous dites ça parce que vous êtes misogyne, ajoute-t-il, ayant lui-même eu à subir un tel reproche dans une circonstance proche¹ et pas mécontent d'en affubler l'écrivain.

– Pour moi, c'est la veuve et je suis sûr que je saurai convaincre le commissaire divisionnaire, Liberty, dit Christopher Plouf en rompant le bref entretien, persuadé que c'est dans le secret des bureaux qu'on désigne les coupables en validant ou non les enquêtes sur le terrain, on voit qu'il a fait partie de la maison.

– Tu aimais ton papa ? dit Wallance à la petite Noémie, sept ans, s'essayant aussi à la psychologie qui n'est pas toujours sa spécialité.

La gamine ne répond ni oui ni non mais hurle plus fort, ce que le commissaire serait prêt à interpréter comme un élément à charge si ce n'est que tout le monde se récrie et que même le fidèle Lavraut le dissuade.

– Parce que, si l'assassin est plus petit que la victime et n'a pas besoin d'être monsieur Muscle, ça peut très bien être une petite fille de sept ans, se justifie Wallance. Le pauvre papa se penche vers elle et reçoit le coup de parapluie dans cette position, de sorte qu'il n'a plus qu'à tomber en arrière. C'est vrai que ç'aurait été plus logique en avant mais bon, il est tombé en arrière.

– Non, il est bien tombé en avant, dit Lavraut.

– Alors, c'est ce que je disais, dit Wallance qui ne perd jamais trop son temps à examiner le cadavre, il y a le légiste et des photos pour ça.

Cette explication a lieu devant tout le monde, la mère et la fille incluses, provoquant quelques remous. Le commissaire lui-même n'est pas spécialement attachée à cette coupable mais c'est la première fois qu'il a l'idée d'attribuer un assassinat à un enfant de moins de dix ans, l'occasion fait le larron. Sans doute que lui aussi aurait banalement arrêté la mère si Christopher Plouf n'avait inconsidérément joué au détective, ne réussissant qu'à provoquer des heures supplémentaires à tout le monde. Si on décide d'emblée d'innocenter la veuve, l'affaire se complique.

– Si c'était la gamine, ce ne pourrait être qu'un accident, commissaire, dit Lavraut avec sa gentillesse habituelle, éloignant Wallance de sa première intuition sans s'en désolidariser.

Parce que c'est vrai que ça ne vaut pas le coup de se donner du mal pour un simple accident sans portée éthique, qui n'agit aucunement sur le sentiment de justice et de sécurité du pays. Il est légitime que chaque assassinat engendre un coupable et c'est ainsi la porte joyeusement ouverte à une enquête du commissaire. Il faut bien quelqu'un pour le désigner de plein droit, ce coupable.

– Je m'appelle Noémie Noémit, dit la petite fille en pleurant.

Ce n'est pas sûr qu'elle sanglote à cause de ça mais Wallance s'en saisit pour un baroud d'honneur.

– Elle a un mobile, quand même, avec ce nom ridicule dont la mère dit qu'elle y était opposée.

L'enquête a lieu devant tout le monde, ce qui ne la facilite pas.

– Je ne suis pas ridicule, pleure de plus belle l'enfant.

– J'aime ma fille quel que soit son nom, dit la mère en se collant derrière elle et la protégeant de ses deux bras, sous-entendant que le commissaire lui ferait sinon subir on ne sait quelle violence.

– Dis au policier si tu as tué ton papa, dit Christopher Plouf en tâchant ridiculement de prendre une voix de gamin pour s'adresser à la gamine.

– Non, je n'ai pas tué mon papa.

– Vous voyez, Liberty, dit l'écrivain de sa voix normale qui n'est pas moins ridicule.

– Il faudrait savoir si vous êtes ici pour apprendre comment on fait une enquête ou pour nous l'enseigner, dit Wallance. Parce que si vous voulez voir comment ça se passe d'habitude, il vaudrait mieux que vous ne soyez pas là, même si ce serait difficile pour voir mais on vous raconterait. Parce que, quand vous êtes là, tout a lieu d'une façon différente. Vous tromperiez le lecteur en reproduisant l'enquête telle quelle sans vous rendre compte que votre présence sabote tout.

La dispute à fleurets pas si mouchetés se produit en public, c'est surtout la veuve qui doit être surprise du fonctionnement de la police.

– Qui hérite ? demande brusquement Christopher Plouf à la femme dont il ne démord pas.

– Je ne sais pas. Je suppose moi ou les enfants.

– C'est-à-dire vous de toute façon, vu l'âge des enfants.

– Vous êtes Christopher Plouf ? intervient tout à coup le docteur Murat qui vient de le reconnaître.

– Oui.

La veuve, les enfants, le cadavre, tout passe au second plan.

– Félicitations, dit le légiste. J'ai lu tous vos livres et je ne les trouve pas mal

écrits du tout. Mais quelque chose me chiffonne dans *Meurtre d'une escort girl*. Pardonnez-moi mais je crois que vous avez fait une erreur. Aucun scientifique raisonnable ne peut donner à coup sûr les précisions que vous prêtez au docteur Martin.

Wallance n'écoute plus Murat soudain intarissable, à croire qu'on s'en prend à lui personnellement en faisant commettre une erreur à un légiste de roman, mais le commissaire est enchanté, enfin une critique digne de ce nom.

L'écrivain est vexé comme un pou.

– Le professeur Bertrand, le plus grand spécialiste en la matière, n'a rien trouvé à y redire, dit sèchement Christopher Plouf. Vous avez quoi comme diplômes ?

– Vous êtes Christopher Plouf, l'écrivain ? demande la veuve à qui on peut pardonner, vu les circonstances, de ne pas être trop vive, et qui n'est d'ailleurs peut-être qu'à la recherche d'une stratégie pas si bête pour se faire bien voir de son accusateur. Mon mari adorait vos livres. Ça tombe mal qu'il ne puisse justement pas vous en parler, c'est trop injuste.

Aux yeux de Wallance, quelque chose tourne à la farce dans cette enquête dont un romancier qui n'a rien à y voir tente d'usurper le rôle principal. L'assassiné devient la cinquième roue du carrosse.

– Et quelle était sa profession, à votre mari ? dit Wallance.

– Je vous ai dit, ingénieur, dit Lavraut à qui on n'a rien demandé.

– Mais enfin, Liberty, qu'est-ce que le travail du mari a à faire dans ce meurtre à domicile ? dit l'écrivain.

– Plus qu'ingénieur, dit Françoise Noémit. Il était responsable des services techniques chez XXX², la hot line d'assistance au téléphone, tout ça.

– Non ? dit le commissaire enchanté. Alors c'est évident que le coupable est un client mécontent, il va falloir éplucher tout le fichier.

Il ne peut pas s'empêcher de se frotter les mains physiquement, voilà un milieu dans lequel il a des comptes à régler.

– Ou peut-être que l'assassin est un collègue, plutôt, ajoute-t-il énigmatiquement parce qu'il aimerait mieux coincer un technicien de la hot line qu'un pauvre utilisateur comme lui et que ce serait, indépendamment de ses goûts, sans doute moins de travail.

– Vous croyez, Liberty ? dit Christopher Plouf rendu un peu modeste par ce retournement, lui-même sait qu'il n'y connaît rien, peut-être qu'après tout les vrais spécialistes sont compétents.

– Bien sûr. Bon, on rentre, les enfants, dit Wallance pour reprendre l'initiative.

– Je rentre où ? dit la petite Noémie Noémit.

– Est-ce que vous pouvez signer *Meurtre d'une escort girl* pour François s'il vous plaît, ça lui aurait procuré une telle joie ? dit la veuve.

Wallance serait heureux que Christopher Plouf, s'il fait de vieux os, appose aussi volontiers son autographe au bas d'aveux horribles, et décide de s'y

employer.

1. Voir *Chez l'oto-rhino*.
2. L'affaire n'ayant pas encore été jugée, nous préférons garder l'incognito sur la fameuse marque en question qu'au demeurant tous ses utilisateurs reconnaîtront d'expérience.

Qui jettera la première pierre ?

Assassiner l'écrivain, est-ce légitime ? Que celui qui n'a jamais pensé à tuer personne lui jette la première pierre. Pour l'instant, Wallance est rentré chez lui, enfin seul, débarrassé de son compagnon si peu secret, et il se contente de l'idée d'en finir avec lui, elle est douce. Le commissaire a le dossier de Christophe alias Christopher Plouf entre les mains et il corrobore ses souvenirs. L'écrivain n'a nullement quitté la police pour se consacrer à la littérature, comme il le prétend à longueur d'interviews, mais pour entrer dans une société de gardiennage où il touchait un meilleur salaire que dans la police et d'où il a été licencié au bout de deux ans pour une affaire de trafic de réfrigérateurs d'occasion mal éclaircie. Durant plusieurs années, il a vécu de petits boulots. Il a été impliqué en 1987, à Montazignac, dans le viol collectif de Dorothée Labbéville mais a été innocenté par le témoignage suspect d'une prostituée dont on n'a jamais su pour quelle prestation exactement il l'avait rémunérée, baiser ou témoigner. En 1992, au fond du trou, il a déposé une demande pour réintégrer la police qui a été rejetée en vertu des informations qu'on vient de lire. Dès lors, il ne lui restait plus que la littérature. En 1994, il publiait son premier roman, *Meurtre d'une jolie terroriste*, qui faillit ne pas passer la censure à cause du chapitre dénonçant les tortures sexuelles avec une précision encore plus chirurgicale que les frappes américaines en Irak et connu en définitive un grand succès, chacun étant soulagé de voir noir sur blanc à quelle accumulation d'horreurs les femmes qu'on aime (épouse, amante, mère, fille, sœur) ont bienheureusement échappé. Christopher Plouf, ce n'est pas du joli monde mais il n'a tué personne.

Wallance a toujours peur que les victimes de ses assassinats prennent son geste comme quelque chose de personnel et meurent dans l'étonnement de ne pas y

découvrir de motif. Son mobile, généralement, dépasse largement la petite tête de ces pauvres assassinés : c'est restaurer dans le peuple la confiance en l'efficacité de la police puisqu'il tarde rarement à arrêter un coupable pour ses actes barbares. Terroriser le pays, ça ne signifie pas seulement terroriser les innocents mais aussi les coupables potentiels. Qui peut être contre ?

Le commissaire vient juste d'ouvrir une boîte de conserve et d'en déverser le cassoulet dans une casserole qui commence à chauffer quand le téléphone sonne. Il est en train de penser que le plus honnête serait peut-être, pour le moment, d'impliquer Christopher Plouf dans le premier assassinat venu afin d'en être débarrassé durant ses heures de travail sans priver des dizaines de milliers de lecteurs, aussi contestables que soient leurs goûts, de *Meurtre d'une lesbienne de choc* annoncé en quatrième page de couverture de *Meurtre d'une escort girl* et qui fait déjà joliment saliver en librairie. C'est dans cet état d'esprit qu'il décroche.

– Liberty, c'est Christopher Plouf. Je vous dérange ?

– Non, non.

– J'en étais sûr. C'est allé fort, pour une première journée, vous ne trouvez pas ?

– Dans la police, on a l'habitude des assassinats, dit le commissaire afin que l'amateur se rende enfin compte qu'il n'est personne pour donner des leçons au professionnel.

– Je ne parle pas de ça, je parlais de vous. Vous êtes un caractère et j'aime ça. En anglais, *character* signifie personnage et vous comprenez ce que ça veut dire quand c'est un auteur qui vous le traduit. Je crois qu'on va faire un drôlement bon livre ensemble.

– Mais pas du tout.

– Rassure-toi, Liberty, il n'y aura que moi à l'écrire. Je me permets de te tutoyer puisque tu prétends qu'on s'est connus il y a trente ans, sûrement qu'on se tutoyait à l'époque.

– Oui, concède Wallance, malheureusement pourvu d'une excellente mémoire généralement plus sélective.

C'est toujours pénible de retrouver des êtres côtoyés il y a des décennies. Une enquête du commissaire l'a ramené au temps de sa scolarité et ça a produit des résultats désastreux, surtout chez ses anciens condisciples, il est vrai¹. Christopher Plouf a en outre l'air un peu ivre, ce soir.

– Très sympathique, ton collaborateur Fagis. Il ira loin.

– Quoi ? dit le commissaire immédiatement inquiet, avec Fagis tout est possible.

– Il adore mes livres, en plus, un excellent lecteur.

– Qu'est-ce qui s'est passé avec Fagis ?

– Oui, oui, je t'en parlerai. Avant, j'aimerais savoir, c'est important pour le roman : tu as déjà été marié ?

- Quel rapport ?
- Ne me dis pas que tu es pédé. Ça serait trop drôle, dans la police.
- J’ai été marié, comme tout le monde, dit Wallance.

C’est sa schizophrénie habituelle, sa volonté d’être unique et impersonnel, à la fois l’originalité et la banalité mêmes, de combattre l’assassinat par l’assassinat et la culpabilité par l’innocence. Un aphorisme rédigé quand il découvrait en même temps sa vocation et sa méthode lui revient sans cesse en mémoire : « Plutôt cent innocents en prison qu’un coupable en liberté². » Tout le monde est d’accord que ce serait mieux de ne sanctionner que les méchants mais on ne vit pas encore dans une société idéale et si l’auteur d’un acte répréhensible demeure introuvable, n’est-ce pas un moindre inconvénient d’arrêter quelqu’un d’autre que personne ? Et les crimes qu’il commet personnellement ne demeurent jamais impunis même s’il ne va évidemment pas s’envoyer lui-même en prison. Pourquoi tant de pudeur pour évoquer un mariage alors que les carnets du commissaire sont pleins de récits sanglants et de maximes cinglantes ?

- Comme tout le monde, ça veut dire combien de fois ?

La conversation de Wallance est gênée par les acrobaties grammaticales qu’il se contraint à opérer depuis que Christopher Plouf a pris la déplorable initiative de le tutoyer. Il ne veut pas faire de même, semblant accepter cette familiarité que l’écrivain risque de reproduire au bureau, devant les subordonnés, ni le vouvoyer, créant ainsi un rapport inégal dont il aurait la plus mauvaise part. Et donc il louvoie, évitant les pronoms personnels, et là il aimerait bien envoyer l’autre se faire foutre mais manque de dextérité syntaxique, hors de lui comme Christopher Plouf le met, pour exprimer clairement ce souhait sans résoudre du même coup la question du tutoiement ou vouvoiement.

- Merde, finit-il par dire.

Lui-même est conscient de l’étrangeté du propos. Comme il n’a pas trouvé le bon mot tout de suite, pris qu’il était dans ses affaires de deuxième personne du singulier ou du pluriel, il y a eu un blanc avant qu’il prononce l’interjection qui n’a pas porté chance au général qu’elle a rendu fameux, de sorte que le mot n’est pas sorti sur le ton convenable, d’autant qu’on est plus habitué à l’entendre immédiatement, comme un réflexe, qu’après réflexion, surtout chez un commissaire de police.

- Merde, ça veut dire combien de fois ? insiste l’écrivain. C’est juste « merde » ou « merde merde merde merde » ? Moi, c’est « merde merde », deux fois.

Il ne manquait plus que Christopher Plouf fasse de l’humour, rira bien qui mourra le premier. Et dire que c’est le commissaire qu’on a failli traiter de misogynie.

- Mais on ne m’y reprendra plus, surtout maintenant que je baigne dans le fric, ajoute l’écrivain. Ça paie, la littérature, si on sait y faire.

- Merde, dit Wallance spontanément.

– Bon. Ton patron m'avait dit que tu étais spécial, pas que tu étais grossier. De toute façon, on se voit au bureau avec Gou demain matin. Dors bien, mon poulet.

« Au bureau », c'est encore ce qui choque le plus le commissaire dans cette ultime réplique, comme si c'était aussi celui de Christopher Plouf, que cet écrivain à millions avait officiellement intégré les effectifs et les locaux. Il ne faudrait pas qu'il prenne sa science-fiction pour la réalité.

Quand il repense au cassoulet, c'est trop cuit, ça a accroché partout, ce sera même difficile de ravoir la casserole. Il veut se faire un sandwich mais il n'a plus de pain, à cette heure-ci plus aucune boulangerie d'ouverte. Il dîne d'un sandwich jambon-biscotte, c'est bon pour son régime mais la faim ne l'incite certes pas à reconsidérer sa position quant au prétendu talent de Christopher Plouf.

1. Voir dans la même série *Le Collège du crime*.
2. Voir *L'Apprentissage*.

« Vous voyez quoi, maintenant ? »

Mercredi 3 mars, il arrive au bureau cinq minutes avant l'écrivain. Le divisionnaire n'est pas encore là, ce n'est que le premier jour de Christopher Plouf qu'il a respectueusement pris sur lui de venir tôt le matin. L'écrivain n'a encore personne à qui se plaindre, à cette heure c'est Wallance qui commande.

Le commissaire manifeste la plus grande activité pour n'avoir pas à s'intéresser à Christopher Plouf que Fagis et même Lavraut traitent malheureusement avec plus de courtoisie. Wallance appelle la société XXX où travaillait François Noémit. Mais il n'arrive pas à mettre la main sur qui que ce soit, ce ne sont que des voix enregistrées qui le dirigent et l'option « Vous êtes commissaire de police et vous voulez poser quelques questions à propos d'un assassinat » n'est jamais dans le menu. Comme il a des problèmes avec son ordinateur et le branchement internet, il se dit qu'après tout d'une pierre deux coups et qu'il pourra toujours mener son interrogatoire en ayant un conseiller technique au bout du fil, c'est une façon d'entrer dans la maison sans attirer les soupçons, sans susciter la réserve que la police provoque souvent chez les témoins. Il appuie sur les touche étoile, puis un, puis dièse, puis quatre, puis deux, ainsi qu'un répondeur le lui demande, patiente de longues minutes qu'un de leurs conseillers actuellement tous occupés se rende disponible et a enfin au bout du fil un apparemment jeune homme qui commence par débiter son nom que le commissaire oublie immédiatement, exaspéré contre la musique de supermarché qu'on a forcé ce mélomane qui n'aime rien autant que Bach à écouter durant l'attente. Puis le dialogue s'instaure.

– Commissaire Wallance, répond-il à l'énoncé du nom de l'autre, reprenant son projet de deux lièvres à la fois au risque de trop embrasser pour convenablement étreindre.

– Numéro de client, s’il vous plaît.

Liberty finit par le retrouver mais c’est encore du temps perdu, ces communications coupent au bout de vingt ou trente minutes pour ne pas pénaliser les clients en attente et ne pas favoriser les utilisateurs nuls qui mobiliseraient sinon, et en vain, un technicien toute la journée. Avec l’attente, il ne lui reste déjà plus que treize ou vingt-trois minutes à en croire le décompte qui s’affiche sur son combiné. Il explique son problème, en perdant encore du temps car la hâte le fait être moins clair, et conclut en disant :

– Je vous téléphone à propos de la mort de François Noémit.

– Redémarrez votre ordinateur, je vous prie.

Encore une bonne minute de gâchée que le commissaire, pour éviter un silence pesant, remplit en décrivant toutes les phases par laquelle passe sa machine jusqu’à ce qu’elle soit de nouveau en état de fonctionner. Wallance n’insiste pas pour l’enquête, il rappellera. Un technicien disponible, il ne va pas laisser passer sa chance.

– Vous allez dans « Préférences ».

– C’est fait.

– Vous choisissez « Paramètres ».

– C’est fait.

Ça dure comme ça, mille vérifications qui ne donnent rien.

– Bon, on va essayer autre chose, dit le technicien.

À ce moment, à l’autre bout du fil, Lavraut s’approche de Wallance :

– Le commissaire divisionnaire Gou souhaite vous voir dans son bureau immédiatement, commissaire.

– Pardon, vous pouvez répéter, s’il vous plaît, dit Liberty au technicien qui le fait sans agressivité.

Le commissaire suit scrupuleusement les instructions jusqu’à ce que le divisionnaire lui-même entre dans son bureau, événement exceptionnel car décoller ses fesses de son fauteuil, c’est ce que Gou appelle travailler trop. Christopher Plouf est avec lui.

– Bonjour Wallance, dit le divisionnaire, n’employant pas Liberty pour manifester un léger mécontentement. Vous savez que dans « police » il y a « poli ».

L’écrivain sourit ostensiblement.

– Pardon, vous pouvez répéter, s’il vous plaît, répète le commissaire au technicien qui le fait moins amicalement.

– Je vous attends dans mon bureau, vous comprenez ce que ça signifie, commissaire ? dit Gou en y retournant avec Christopher Plouf.

– Peut-être je vais vous rappeler, dit Wallance au téléphone.

– Me rappeler ? Pourquoi ? Non, on a presque fini, ce serait trop bête, il faudrait tout recommencer, dit le technicien.

Le commissaire, qui a laissé toutes ses coordonnées au début du coup de fil, n'ose pas raccrocher brutalement, par lâcheté, certes, mais aussi par amabilité désintéressée. Le type s'est donné du mal, on ne peut pas insulter son travail, comme fait parfois le juge Aramandes avec le sien en laissant en liberté des individus que ça l'aurait arrangé de voir incarcérés. Wallance espère que la communication va couper d'elle-même, le temps maximal écoulé, mais, naturellement, jamais quand on a besoin. Il doit faire quelques manipulations jusqu'à ce que Fagis, maintenant, vienne lui dire que ce serait bien de se presser s'il ne veut pas voir Gou se redéplacer, moins amicalement cette fois-ci.

– Vous l'avez fait ? demande le technicien.

– Oui, ment le commissaire qui n'a pas entendu ce qu'il avait à faire mais qui veut en finir sans grossièreté.

Son interlocuteur lui donne encore divers ordres ou conseils, chacun son vocabulaire, choisir telles icônes et taper sur telles touches. Wallance a renoncé, il se contente de dire courtoisement « Oui, oui » après chaque prétendue manipulation mais, touché nerveusement, a complètement abandonné sa machine et n'y touche plus, jusqu'à ce que le technicien demande enfin :

– Vous voyez quoi, maintenant ?

Cette question pourtant prévisible désarçonne le commissaire, décidément meilleur assassin qu'informaticien. Comme il n'a pas suivi les dernières instructions, il ne voit rien de très intéressant sur son ordinateur, il est revenu au menu habituel.

– Oh, pardonnez-moi, dit-il, et raccroche finalement, sans fierté.

– Enfin, commissaire. Nous sommes très flattés que vous ayez du temps à nous consacrer, dit froidement Gou quand Wallance entre dans son bureau où est déjà Christopher Plouf. Qu'est-ce que j'apprends ? Que le maître ici présent n'est pas maître qu'en littérature mais aussi en enquête. Avec l'aide de Fagis, il a plus avancé que vous qui perdez votre temps dans des coups de fil personnels, à la recherche d'on ne sait quel technicien qui aurait assassiné son collègue François Noémit, comme c'est vraisemblable, et pourrait réparer votre ordinateur ou votre liaison internet ou je ne sais quoi, alors que Françoise Noémit, la Noémite si j'ai bien compris, a un amant et que vous n'en savez rien et que ça ne vous intéresse pas et que c'est quand même incroyable. Cette femme qui s'absente un quart d'heure avec les enfants juste à l'heure du crime et ça ne vous paraît même pas suspect que son mari soit empalé avec son propre parapluie à elle qui hérite. Alors que Cédric Rampoux, vingt-deux ans, chômeur – Fagis et monsieur Plouf l'ont retrouvé par une simple remontée d'appels téléphoniques –, a avoué être son amant et n'a bien sûr pas l'ombre d'un alibi pour l'heure du crime. Évidemment que la Noémite lui avait laissé un double de la clé, on l'a retrouvée sur lui. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

– Désolé, Liberty, ajoute Christopher Plouf. Je ne l'ai pas raconté contre toi.

Décidément, l'écrivain et Fagis font bien la paire, appelant perpétuellement la prétendue honnêteté au secours de leurs petites magouilles.

C'est beaucoup de coups durs en peu de phrases. Sans doute qu'un policier moins attaché à sa mission que l'est Wallance aurait renoncé, comme il a déjà dû abandonner la petite Noémie si prometteuse, pour se rabattre sur ce couple de coupables. Peut-être le commissaire lui-même l'aurait-il fait si la scène ne se déroulait en présence de l'écrivain, « le soi-disant écrivain » comme il écrit dans ses carnets en soi-disant expert de la langue et de la littérature françaises. Mais, dans les conditions actuelles, que les coupables soient Françoise Noémit et Cédric Rampoux serait une trop lourde humiliation. Pas question.

– Monsieur le divisionnaire, ce qu'il me faut de plus, c'est la vérité, ou, au moins, la vraisemblance, dit le commissaire tâchant de le prendre de haut, lui aussi, avec le ton abhorré d'un plaideur. Vous me dites que Cédric Rampoux avait sur lui la clé de l'appartement de la victime. Je reconnais que c'est suspect s'il n'a pas une bonne explication. Là-dessus, vous m'assénez comme un argument contre lui qu'il est l'amant de la femme de la victime. Je comprends mieux pourquoi il a la clé, c'est ce que j'appelle une bonne explication et vous êtes le premier à ne pas la mettre en doute. N'est-il jamais arrivé à aucun de nous d'avoir la clé d'une jolie femme avec laquelle il entretenait des relations, comment dire, que les liens du mariage n'avaient pas préalablement sanctifiées ? Et s'il s'agit d'un assassinat sophistiqué, prémédité, comme il me semble que vous avez tout à fait raison de le croire, monsieur le divisionnaire, pourquoi le parapluie de Françoise Noémit aurait-il été choisi comme arme du crime ? Un parapluie, et celui de l'assassine ou de sa complice. Ça ne tient pas debout.

– Tu n'es pas bête, Liberty, dit Christopher Plouf, jouant la stricte impartialité.

De son côté, Gou a bien entendu les remarques de Wallance sur les amantes. Tout le monde est au courant que le divisionnaire en a une nouvelle avec qui tout se passe beaucoup mieux qu'avec la précédente, pour la joie générale puisque ça influe favorablement sur son humeur. Quand le commissaire a évoqué les clés, Gou a eu le réflexe de tâter sa poche pour vérifier que celle de sa très chère amie s'y trouve bien. D'autre part, il a mille fois été surpris par des intuitions, des pressentiments de Wallance qu'on aurait d'abord eu tendance à prendre pour pure folie et qui se sont avérés. La prudence est de ne pas se couper du commissaire qui s'est en outre montré poli alors qu'il est parfois insolent et a un bien meilleur sens de la repartie que son supérieur qu'il est capable de ridiculiser devant n'importe qui. Le divisionnaire choisit l'armistice.

– Vous êtes convaincant, Liberty. C'est toujours profitable de vous entendre. Alors vous pensez que la meilleure piste est à chercher du côté de ses collègues ou des utilisateurs de XXX ?

– C'est évident, dit Wallance.

– Et qu'en pensez-vous, maître ? dit Gou en se tournant vers Christopher Plouf pour ne se fâcher avec personne.

– Pour moi, bien sûr que la veuve et son amant ont tué le cocu. Mais je trouve très respectable que Liberty examine toutes les possibilités. Si jamais on dit devant moi qu'il arrive à la police de bâcler des enquêtes, je répondrai qu'il arrive aussi qu'elle les potasse sérieusement. Je ne sais pas si Liberty a déjà été marié, mais moi deux fois, alors quand j'ai vu Françoise Noémit, sexy comme ça après deux enfants, j'ai pensé amant immédiatement et je ne jurerais pas que Cédric Rampoux soit l'unique. Ça ne m'étonnerait pas qu'il soit cocu lui aussi.

– C'est bien possible, dit Gou en riant avec l'écrivain, par pure flagornerie. Wallance sort, estimant avoir carte blanche.

Preuves, indices, pièces à conviction :

une aide ou une gêne ?

En tout début d'après-midi, profitant que Christopher Plouf n'est pas encore rentré de son déjeuner avec le divisionnaire (ils sont fichus d'en avoir jusqu'à quatre heures, Gou raffole des notes de frais), le commissaire part avec Lavrout pour le centre où travaillait François Noémit. C'est dans un coin perdu de banlieue, il demande à son subordonné de le conduire car celui-ci sait beaucoup mieux s'orienter, sinon il a peur de se perdre qui ne serait pas bon pour l'enquête ni sa réputation. Lavrout comprend qu'il vaut mieux ne pas l'exprimer mais Wallance saisit quand même comme il est séduit par la personnalité de Christopher Plouf après que Martine l'a été par son talent. De toute évidence, son collaborateur aurait signé pour l'amant et la Noémitte coupables, mais si le commissaire en décide autrement, il est assez fidèle pour être vite convaincu. Lui aussi, d'ailleurs, a des comptes à régler avec des techniciens et des hot lines qui ne s'appellent pas toujours comme ça, mais plutôt au sujet de sa télévision et du câble ou du satellite et des trucs de ce genre. Pour Wallance, la profession de la victime donne un mobile à tous les Français, en tout cas tous ceux qui ont un ordinateur. Mais, pour être efficace, le coupable devrait être à chercher du côté des techniciens ou des commerciaux de ces boîtes, pour qu'ils comprennent avant

qu'il soit trop tard qu'ils ont les coudées moins franches qu'ils n'imaginent. Il pastiche une fameuse réplique des *Frères Karamazov* dans un carnet, Dostoïevski est un auteur de chevet, et d'une autre envergure que Christopher Plouf, aux yeux de qui se passionne pour le crime et le châtiment : « Il faut croire que Dieu existe car tout n'est pas permis. »

Les indices, les pièces à conviction, tout ça est normalement là pour aider les policiers, leur faciliter la tâche. Wallance considère au contraire qu'ils ne sont utiles qu'à le brider, limitant l'ensemble des coupables potentiels. Bien sûr, c'est à ça que ça sert, à écarter des suspects qui ont un alibi ou dont ce n'est pas l'ADN. Mais la méthode du commissaire est si originale qu'il n'a aucun besoin d'éléments extérieurs pour faire son choix : il est assez grand pour s'en occuper à lui tout seul, prenant seulement en compte les impossibilités absolues avant de jeter son dévolu sur celui ou celle que, en vertu des pouvoirs qui lui ont été conférés, il nomme assassin. A priori, le technicien qu'il a eu ce matin au téléphone a été très correct, c'est plutôt le commissaire lui-même qui a failli. Mais il n'a pas à entrer dans ces considérations exagérément personnelles. Un technicien paiera, si Wallance ne change pas d'idée, pour l'ensemble des techniciens, comme leur représentant, tant pis que ce soit Untel plutôt qu'Untel même si son ambition de justice est de choisir le plus antipathique. Ce n'est pas Sodome et Gomorrhe, l'amabilité d'un seul (et même Dieu en réclamait plusieurs) ne suffira pas à sauver l'entreprise tout entière dont il fait partie.

Quand Wallance et Lavraut arrivent, ils se trouvent dans une salle énorme au rez-de-chaussée où tout le monde est extrêmement occupé. Ces techniciens prétendument haut de gamme ne sont pas mieux traités que les vulgaires standardistes qui prennent les commandes pour les grands concerts ou événements sportifs et qui sont espionnés par ordinateur, doivent faire tant de clients à l'heure, n'ont pas le droit de passer plus de tant de temps avec un client – ne parlons pas des communications personnelles –, ont dix minutes pour uriner si nécessaire et sont isolés de leurs voisins par une mince cloison pour éviter la moindre conversation. Ils doivent juste être mieux rémunérés. Personne ne proteste contre l'intrusion des policiers, tout le monde a trop à faire, c'est à se demander si on les a vus, sauf un vigile qui les amène après explications à Loïc Perriquet, la trentaine, qui remplace François Noémit comme responsable.

– Nous sommes tous très choqués par ce qui est arrivé à François, dit son remplaçant, estimant que c'est la phrase qu'on attend de lui, il l'a de toute façon entendue si souvent à la télévision et au cinéma dans des films de genre qu'il serait bien en peine d'en trouver une autre.

– Pour vous, c'est assez profitable, il me semble, dit Wallance que le simple énoncé d'un lieu commun peut suffire à mettre en rogne quand il est mal disposé comme aujourd'hui.

En plus, l'autre a une mauvaise tête, des lunettes ridicules comme si suivre ce

qu'on croit être la mode était la chose la plus importante au monde, et une voix éraillée tout ce qu'il y a de désagréable.

– Comment ça ? dit Loïc Perriquet.

– Quand « François » avait le poste, vous ne l'aviez pas, dit Lavrout qui est agacé de tant admirer Christopher Plouf alors que Wallance le méprise mais qu'est-ce qu'il peut y faire ? il l'admire vraiment, et est donc prêt à mettre les bouchées doubles quand il s'agit d'abonder dans le sens de son supérieur.

– Vous avez un parapluie ? dit le commissaire.

– Non, répond l'informaticien à ce qui lui apparaît une étrange question, mais heureux de pouvoir nier en toute honnêteté, on croit toujours que c'est mieux.

– Donc, si vous en aviez besoin, il vous faudrait utiliser celui de quelqu'un d'autre. CQFD, ajoute Wallance en se retournant vers Lavrout, plus à même de saisir le raisonnement.

En ce qui concerne l'alibi, ça ne se présente pas mieux pour Loïc Perriquet. Ses horaires pour cette semaine sont quatorze heures – vingt-deux heures, les mêmes que François Noémit avec qui il était donc dans la plus grande promiscuité temporelle, ce qui ne lui sert à rien pour un assassinat commis à l'heure du petit-déjeuner qu'il a pris chez lui, avec sa copine. Mais beaucoup trop tôt pour que ça lui soit utile vu que sa concubine est partie travailler vers huit heures et demie et qu'ils habitent boulevard de Belleville, à cinq minutes en métro de la rue du Temple.

Le commissaire a le mobile, l'alibi, il ne lui manque qu'un indice, une preuve (l'absence de parapluie peut faire partie d'un faisceau, elle ne suffira jamais à elle toute seule). Parfois, il bougonne contre les pièces à conviction qui lui compliquent la vie, mais c'est aussi une question de point de vue. Autant elles sont désagréables quand elles sont imposées, autant elles peuvent se révéler amusantes quand on a à les créer soi-même, donnant libre cours à son imagination et à sa fantaisie. En un mot, comme le note Wallance dans un carnet : « Autant elles sont pitoyables quand elles brident, autant elles sont joyeuses quand elles débrident. »

En vérité, tout à son exaspération contre Christopher Plouf, le commissaire a très mal suivi les premières constatations autour du cadavre de François Noémit et n'a aucune idée de ce qu'on y a découvert, tous ces fameux prétendus indices que ses collègues cherchent avidement, comme un cochon des truffes.

– Tu me résumes les remarques du légiste et des autres, dit-il à Lavrout.

C'est son collaborateur qui prend l'initiative de s'éloigner de quelques pas pour que le suspect n'entende pas ce qu'ils disent. Wallance n'y a même pas pensé tellement ce que peut dire ou penser l'assassin lui importe peu, il n'y a déjà plus pour lui que son enquête qui compte.

Lavrout commence à lire ses notes à mi-voix et le commissaire l'interrompt immédiatement, plus haut :

– J’ai dit un résumé, je ne te demande pas l’exhaustif.

Il connaît la méticulosité de son collaborateur, sa passion du détail, il ne veut pas y passer la nuit.

– La victime est morte d’un parapluie enfoncé dans le cœur mais l’assassin a d’abord manifestement voulu l’étrangler comme le prouve le fait que la cravate de François Noémit était rompue à la moitié, on a retrouvé toute la partie du bas, la plus large, pleine de sang et coincée dans la porte d’entrée, comme si l’autre l’avait saisie comme une arme. Ce qui ne suffit pas à écarter Noémie, la gamine, que son papa aurait très bien pu laisser jouer avec de bonne foi. Le bout de cravate que François Noémit avait serré autour du cou a disparu, ça devait regorger d’ADN de l’assassin dessus. Il y avait par terre à côté du corps une baguette et trois croissants dont deux au beurre que Françoise Noémit nie avoir achetés mais des amnésies partielles sont tout à fait plausibles après un tel choc, le psychologue estime qu’elle ne veut pas se souvenir d’un moment heureux qu’elle se promettait avec la victime maintenant qu’il n’y en aura plus, et de fait la boulangère se souvient au contraire, mais pas à cent pour cent, les lui avoir vendus. Le lacet droit du cadavre était dénoué alors qu’il était parfaitement habillé pour le travail par ailleurs. Voilà, c’est le principal.

– La cravate était comment ? demande Wallance.

– Bleue à pois. Martine ne m’en achèterait jamais une si banale.

– On le coffre, dit à Lavraut quand même surpris le commissaire à qui cette cravate semble amplement suffisante.

De retour au bureau, il regarde la pièce à conviction à pois dans son sachet scellé mais transparent pour bien avoir le modèle en mémoire. Puis il sort. Christopher Plouf est enfin rentré de son déjeuner et demande à l'accompagner. Wallance prétend que c'est personnel.

– Il faut que j'aille m'acheter des chaussettes aux Galeries Lafayette.

– Pendant les heures de bureau, Liberty ? le taquine l'écrivain dont le commissaire se demande s'il a fait la même remarque au divisionnaire quant à la durée de ses déjeuners.

– Croyez-moi que je fais mes heures, et bien au-delà, dit Wallance sans mentir, surtout si on compte tous ses assassinats et ses fausses enquêtes, il est à plus de cinquante heures par semaine.

Aux Galeries Lafayette, il y a un monde fou, il ne trouve pas le rayon cravates, les vendeuses à qui il demande le prennent pour un aveugle à force de ne pas voir comme elles sont déjà occupées, c'est une dame de son âge qui le lui indique. Il finit par trouver la cravate standard semblable à celle de François Noémit et fait la queue dix bonnes minutes à la caisse pour ce seul article. À peine a-t-il payé qu'il se souvient des chaussettes, bien sûr que Christopher Plouf trouvera suspect qu'il revienne du magasin sans. Il découvre plus rapidement le rayon et s'en procure trois paires, par vraisemblance, parce qu'on ne quitte pas le bureau un mercredi après-midi pour une seule ou deux. Ça lui crève le cœur car il n'en a nul besoin pour l'instant, au contraire sa mère lui en offre toujours à Noël et à son anniversaire en prétendant qu'elle préfère qu'il en ait trop que de le savoir en porter de mal reprises, « Je suis sûre qu'on pourrait voir ton gros orteil dépasser, tu as toujours été comme ça ». Il faut encore faire la queue dix minutes à la caisse.

Il s'en veut d'avoir dit « chaussettes » plutôt que « slips » qui lui seraient plus nécessaires mais il n'avait pas non plus envie de distraire tout le bureau avec ses sous-vêtements, bien sûr que l'écrivain dans l'exercice de ses fonctions y aurait été regarder. De retour au commissariat, il a du mal à être seul dans son bureau, Christopher Plouf ne le lâche pas, protégé par sa légitime curiosité d'auteur. Wallance sort nonchalamment les chaussettes du sac Galeries Lafayette pour ne pas les avoir achetées pour rien, puis en est réduit à prétendre qu'il a un coup de fil personnel à passer, sinon il ne sera jamais seul.

– À une jolie madame ou à un joli monsieur, Liberty ? plaisante Christopher Plouf devant Lavraut et Fagis qui rit.

Le commissaire s'enferme enfin dans son bureau et sabote la cravate comme il faut. En fait, c'est assez difficile de faire en sorte que le tissu rompe, d'autant qu'il n'est pas là attaché autour d'un cou mais seulement tenu dans sa main gauche, il y a beaucoup moins de résistance et de prise. Mais bon, il y arrive correctement. Il fignole ensuite avec les doigts pour que l'accroc corresponde bien à celui de la cravate de François Noémit. Il regarde alternativement la cravate originelle et la nouvelle, comme un peintre son modèle et son tableau. Il se sent tel un faussaire exécutant un Van Gogh, c'est aussi une œuvre d'artiste, il faut avoir l'œil. Quand il estime le résultat satisfaisant, il rouvre la porte de son bureau pour instruire les autres de la suite des événements. Il téléphone au juge Aramandes et se fait si persuasif qu'il obtient immédiatement la perquisition qu'il réclame chez Loïc Perriquet.

– Je pressens qu'elle ne sera pas infructueuse, monsieur le juge.

– Qu'opposer à cela quand on connaît le succès de vos intuitions, monsieur le commissaire ? dit le magistrat.

– J'espère que tu sais ce que tu fais, Liberty, dit Christopher Plouf, vexé de ce rebondissement auquel il ne comprend rien, après que le commissaire a raccroché.

– Quand on déjeune rapidement, on avance. La police est plus un métier d'enquêteurs que de gourmets, dit Wallance, pas mécontent de ce coup de billard qui lui fait aussi lancer, l'air de rien, une pique à Gou qui n'est cependant pas là pour en souffrir.

– Liberty, Liberty, j'espère que tu sais ce que tu fais.

Même Lavraut est ébranlé par l'incrédulité de l'écrivain. Et si le commissaire se trompait ? Les lois statistiques indiquent que ça devrait finir par arriver, une fois.

À Belleville, sa concubine est très surprise de voir apparaître Loïc Perriquet menotté et accompagné de plusieurs policiers. Elle s'en émeut, des larmes exaspérantes qui n'incitent certes pas Wallance à revenir en arrière. L'appartement est bêtement conçu, le commissaire a du mal à découvrir la penderie. En plus, l'ampoule est grillée, on n'y voit rien. Après divers tâtonnements, il en est réduit à utiliser la lampe de poche d'un de ses subordonnés. Il tâche alors de lancer une

interjection manifestant la surprise et montre aux yeux de tous la cravate déchirée à point qu'il feint de sortir du réduit obscur.

– Je n'ai jamais eu une cravate comme ça. Elle n'est pas à moi, nie l'assassin de sa voix impossible en la touchant cependant maladroitement.

– Je vous jure que je ne l'ai jamais vue ni sur lui ni à la maison, dit la concubine.

– Bien sûr, bien sûr, dit Wallance à qui il en faudrait plus pour être persuadé.

– Trouvez autre chose, dit Lavraut, car c'est vrai que, coupables ou innocents, les êtres contre qui on découvre des preuves convaincantes se défendent toujours pareil, c'est agaçant pour les policiers qui en voient des dizaines par mois tout au long de leur carrière, rien ne leur donne plus une désolante impression de routine, génératrice de mal-vivre.

– Chapeau, Liberty, je n'y croyais pas, dit Christopher Plouf tellement à contrecœur que ça fait chaud à celui de Wallance.

Après avoir prétendu qu'elle ne lui avait jamais appartenu, Loïc Perriquet change imprudemment de stratégie, ce que le commissaire n'est pas loin de considérer comme une contradiction.

– Pourquoi j'aurais conservé cette cravate dans cet état si j'étais l'assassin ? dit le menotté dans un de ces appels désespérés à la logique que lancent toujours les innocents quand s'annonce la condamnation.

– Et pourquoi auriez-vous plus gardé cette cravate dans cet état (elle est clairement immettable) si vous n'étiez pas l'assassin ? Car le fait est qu'on l'a trouvée chez vous, même si elle était cachée dans une penderie maintenue sans lumière.

Tous ses raisonnements ne tirent pas Loïc Perriquet de ce mauvais pas vers dix bonnes années de prison, d'autant que le commissaire se fait fort d'obtenir des aveux.

– Le dossier est solide, dit-il à Lavraut. On se le garde à vue encore une heure ou deux et on l'envoie chez le juge Aramandes.

Voilà une affaire rondement menée.

– Oui, commissaire, dit Lavraut que son admiration pour l'écrivain place dans un état d'esprit schizophrénique, il est honteux d'avoir douté de Wallance et heureux de s'être trompé.

– On n'était pas loin de l'erreur judiciaire, dit le commissaire à Christopher Plouf, évoquant la femme et l'amant injustement soupçonnés et désormais blanchis dans les grandes largeurs. Il va falloir songer à mieux maîtriser ses émotions, la prochaine fois.

– Liberty, j'avoue que tu m'en bouches un coin, lâche l'écrivain, beau joueur.

Le soir, il savoure son triomphe. Il descend dîner seul au café-restaurant en bas de chez lui et s'offre le cassoulet du jour avec une demi-bouteille de bon bordeaux. Il a encore faim, il prend un dessert, une crème catalane qui est moins fameuse, ça fait trop, il n'aurait pas dû. Chez lui, il s'assied dans son fauteuil et s'empare de *Meurtre d'une jolie terroriste*. Ce n'est pas l'attente du plaisir de la lecture qui le guide, bien au contraire. Le vin l'a un peu grisé. Il a son crayon à la main et s'apprête à corriger soigneusement. Qui est le plus apte à donner des leçons d'écriture à l'autre ? Christopher Plouf va voir ce qu'il va voir.

Le commissaire n'est pas plongé dans le roman depuis une heure qu'il a déjà découvert deux « après que » plus subjonctif, un « surtout que », en tête de phrase, en plus, et l'expression « Elle tire les marrons du feu » employée à contresens. L'intrigue lui semble idiote et mensongère : la terroriste est tuée, on comprend tout de suite que c'est par un complice amoureux et jaloux, avant d'avoir pu commettre le moindre attentat, de sorte que cette profession proclamée est une tromperie pour le lecteur. C'est juste une jolie fille sauvagement violée, comme d'habitude, il n'y a rien de politique là-dedans, et qu'on fait définitivement taire pour qu'elle n'aille pas dénoncer le jouisseur. Quarante pages plus loin, il s'avère que le coupable n'est nullement le complice amoureux et jaloux comme on croyait car le vrai coupable le fait exploser avec sa bombe pour que la police, qui n'est pas si facile à tromper dans la réalité, s' imagine qu'il s'agit d'un attentat qui a mal tourné alors que c'est un simple assassinat. « D'habitude, la police examine toujours attentivement ces cas-là », écrit Christopher Plouf page 108, ce qui fait un pléonasme, note le commissaire, entre « d'habitude » et « toujours ». Et c'est sur ce pléonasme que l'auteur bâtit

une dénonciation prétendument spirituelle de certaines façons d'agir de la police française, comme si le surcoût pour l'État du travail supplémentaire entraînant forcément des enquêtes plus laxistes, combiné au désir bien compréhensible de chacun de rentrer chez soi à une heure décente. Page 114, à propos d'une amie aussi belle qu'elle de la jolie terroriste assassinée et qui n'a rien à voir avec l'affaire sinon que l'auteur a besoin de parsemer son récit de filles désirables, Christopher Plouf écrit qu'elle a « des yeux d'émeraude » alors que, page 99, il était dit de la même Sonia : « Des yeux d'un bleu éclatant qui ressortent d'autant plus au milieu de sa longue chevelure blonde. » Il faudrait savoir. Et une fille dont les yeux, verts ou bleus, seraient « au milieu » des cheveux serait moins séduisante que l'auteur ne veut le faire croire.

Wallance lit tout d'une traite, jusque tard, pour mieux comprendre à quel point c'est bête et mal écrit, ça le passionne. Sonia réapparaît page 156 pour faire l'amour avec l'ancien amant de la jolie terroriste jusqu'à la fin du chapitre, page 182. Et encore tout le chapitre suivant, de la page 183 à la page 210, en trio, parce que le chef de réseau entre à l'improviste et ne veut pas laisser perdre la situation. Page 171, Sonia est maintenant brune. Page 180, elle a les yeux « en amande ». Page 202, elle les a « en noisette ». Page 216, il est écrit « nuitamment », avec un seul m, et, même page, trois lignes plus bas, il y a une virgule superfétatoire entre deux « ni » séparés par un seul qualificatif. Page 241, juste avant la fin, on se rend compte que Sonia ne traverse pas du tout le roman juste pour faire joli mais qu'elle est en fait une agente très importante d'un autre groupe terroriste qui projette des choses bien pires et qu'elle tue tous les autres exprès pour faire rater leur mission, récupérer des armes et des caches et montrer à tous ceux qui ne veulent pas se mettre sous l'autorité de son groupe à elle quels risques ils prennent. Un député serait compromis dans l'affaire, qui aurait livré des informations secrètes dans le feu de la passion d'une nuit avec Sonia. Il démissionne avant que le scandale éclate et Sonia se tue avant d'aller en prison grâce à une minuscule capsule de poison comme a Kyo dans *La Condition humaine* d'André Malraux avec qui l'écriture de *Meurtre d'une jolie terroriste* ne se compare pas, c'est infiniment moins bien, ça n'a pas la même portée morale.

Rien qu'à lire son premier roman, le commissaire voit tout de suite que Christopher Plouf est quelqu'un tout ce qu'il y a de vulgaire et qui bâtit son succès, nullement sur un beau style et des intrigues bien charpentées, mais en flattant les bas instincts de ses lecteurs en évoquant tout le temps le sexe des jolies femmes, quand ce n'est pas leurs fesses et tout ce qui s'ensuit. Il y a plusieurs phrases à ne pas mettre entre toutes les mains. Les derniers mots du livre, page 252, sont : « Quelle jolie fille, tout de même, surtout pour une terroriste. » C'est l'inspecteur en charge de l'enquête qui est censé les dire à un autre policier, plus subalterne, qui l'accompagne lorsqu'ils découvrent le cadavre étendu nu, à plat dos, sur son lit. Double grossièreté, de l'écriture et de la pensée. Parce que

l'auteur veut que le lecteur s'imagine que l'inspecteur regrette de ne pas avoir fait l'amour avec la coupable comme si le policier ne se réjouissait pas plutôt de toutes les vies innocentes sauvegardées par cet heureux dénouement, pure diffamation. Et c'est le même auteur qui publie ce torchon en 1994 à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires qui en vend cent mille de *Meurtre d'une belle ambassadrice*, qui est certainement du même tonneau, en 1997, recevant en prime une première fois le Revolver d'or de la littérature d'évasion.

Le milieu littéraire doit être bien gangrené pour qu'on en arrive là. Wallance se demande, hors de toute sympathie et antipathie pour Christopher Plouf, si ce n'est pas une mission de salut public qu'y faire le ménage, faire comprendre à tous ces lecteurs trompés qui raffolent de ces livres qu'ils ne devraient jamais, que ce serait leur intérêt d'en aimer de bien meilleurs, comme Malraux et Proust pour ne citer que des Français du XX^e siècle. Il a souvent le même problème, le même agacement, avec ces auteurs de techno qui passent plus souvent à la radio ou dans les boîtes de nuit ou même en concert que Bach dont le talent a pourtant fait ses preuves au fil des siècles. Mais aucun musicien n'a demandé à l'accompagner au travail pour écrire ensuite une musique inspirée de ses enquêtes, c'est un écrivain qu'il a sous la main. Le commissaire a ce qu'il estime la modestie de ne jamais rien avoir publié mais ce n'est pas pour autant qu'il souhaite ne rien faire pour la littérature française. Et ne serait-ce pas œuvrer pour elle que supprimer de sa liste un auteur indigne de la représenter ? Car Christopher Plouf est invité dans des centres culturels à l'étranger, il s'est déjà vanté au commissariat d'avoir été reçu à Beyrouth et à Dakar. Quelle idée fausse cela a-t-il pu donner de la France et de sa littérature aux Libanais et aux Sénégalais ?

Qu'on ne se méprenne pas : ce n'est pas le genre du polar que méprise Wallance, au contraire il y a beaucoup d'auteurs qu'il aime et respecte, c'est Christopher Plouf, comme on peut ne pas aimer une femme sans être misogyne ni un homme sans être misanthrope. Il faut en finir avec ce soi-disant écrivain qui disqualifie la culture française. En l'envoyant vingt ans en prison pour assassinat ou en l'assassinant lui-même ? Comme souvent dans ce genre de dilemme qui se pose régulièrement à lui, Wallance aurait paresseusement tendance à ne pas choisir immédiatement et à laisser les faits décider pour lui, il verra bien si c'est l'occasion de le tuer ou de l'arrêter qui se présentera la première à lui. Encore que, en prison, il risque d'avoir du temps pour écrire, ce qui serait contre-productif. Le commissaire fait les cent pas dans son petit appartement, saisit de nouveau *Meurtre d'une jolie terroriste* qu'il a déposé sur sa table de nuit et se rassied avec dans son fauteuil. Il feuillette au hasard. Page 244, il tombe sur cette phrase, quand Sonia et son amant d'un soir haut placé ont chacun joui et sont encore allongés l'un contre l'autre, nus, dans le lit du VIP : « "Désolé", dit-elle en appuyant sur la gâchette du petit pistolet ["sans doute pour 'la détente du petit revolver'", note dans la marge de Wallance] qu'elle sort tout à trac de son sac à

main conservé par-devers elle, au pied du lit. “C’était super mais le devoir avant tout.” » Ces phrases scellent le sort de leur auteur qui serait particulièrement mal placé pour en appeler à l’amitié, et a fortiori l’inimitié, afin d’obtenir sa survie.

Ce n'est pas parce qu'on est commissaire de police que la vie permet pour autant de faire ce qu'on veut immédiatement. Même les assassins et les pires terroristes sans scrupule sont contraints d'attendre le moment adéquat. Wallance n'a encore rien prévu de précis pour se débarrasser de Christopher Plouf quand il arrive au bureau jeudi 4 mars 2004. Il a bien dormi, apaisé, ce qui prouve que la décision de l'assassinat est la bonne, celle qu'il avait déjà dû prendre inconsciemment depuis que l'individu a surgi dans son travail, c'est-à-dire son domaine réservé. Lavraut vient informer le commissaire alors qu'il n'a pas encore eu le temps de boire son café trop chaud que Karim Al Dirimi, vingt-six ans, Français d'origine algérienne, a eu la gorge coupée au cutter dans la nuit à côté de la place Stalingrad, lieu de prédilection des dealers et de leurs clients. Il faut y aller, Christopher Plouf qui arrive juste quand ils partent s'impose naturellement dans la voiture avec Lavraut et Wallance. Il les retarde pour s'acheter un pain au chocolat à la boulangerie, sans penser à rien prendre pour eux, et, durant le trajet, parle la bouche pleine et emplit la voiture de ses miettes, ce n'est pas lui qui nettoiera. L'écrivain, la nuit lui ayant porté mauvais conseils et réflexions, émet maintenant quelques réserves sur l'arrestation de la veille, mais le commissaire le

fait taire en lui avouant qu'il a lu *Meurtre d'une jolie terroriste*, qu'est-ce qui le pousse à si peu volontiers utiliser l'indicatif après « après que » ? Ça ne cloue pas longtemps le bec de Christopher Plouf qui, après que Wallance a explicité sa faute qu'il n'a pas comprise tout de suite, en appelle à la licence poétique et autres droits de l'écrivain avant de tâcher de réembrayer sur Loïc Perriquet et sa curieuse cravate. Wallance, n'écoutant pas la simple prudence qui devrait toujours inciter à ménager une future victime avant l'instant propice, met pour sa part en avant les licences policières pour qu'on n'en parle plus.

– Le cas de Loïc Perriquet dépend maintenant du juge Aramandes et du peuple français réuni en jury, dit-il pour bien faire comprendre que ça ne le concerne plus, et donc encore moins un écrivain à moitié analphabète.

Quand ils arrivent à Stalingrad, il pleut. Le commissaire, qui n'a pas emporté son parapluie, n'a aucune envie de sortir de la voiture. Il n'éprouve aucun plaisir à contempler les cadavres, c'est bien rare que ça lui inspire quoi que ce soit, à quoi ça sert d'aller y voir de si près ? Il tombe des cordes, maintenant, une grosse averse. Même Christopher Plouf, qui n'a pas pris son parapluie non plus, n'est pas trop chaud pour aller examiner les lieux. Mais pourquoi être venus jusqu'ici si c'est pour rester dans la voiture ? Lavraut, qui lui en a un, offre au commissaire de profiter de son parapluie et Wallance accepte immédiatement. Son adjoint n'ayant rien proposé à l'écrivain, celui-ci sera trempé s'il les suit, bien fait. De toute façon, on ne tiendrait jamais à trois sous ce parapluie. Même à deux, c'est délicat. Le commissaire doit se serrer contre son subordonné pour marcher à petits pas sur le sol glissant, il se sent un peu ridicule.

– Vous avez l'air de deux amoureux, ricane Christopher Plouf qui tient absolument à exprimer son aigreur d'être mouillé sans avoir le divisionnaire sous la main à qui tout rapporter comme un fayot. C'est avec Lavraut que tu es marié, Liberty ? Il faut faire attention aux relation dans le boulot, est-ce que tu pourras toujours travailler avec lui après que vous ayez divorcé ? ajoute-t-il d'une voix tonitruante pour que tous les policiers et apparentés déjà sur place l'entendent.

Wallance n'a malheureusement pas une seconde à consacrer à sa rage. Il doit examiner le trottoir puis les marches de l'escalier qui permettent de descendre jusqu'au lieu précis de l'assassinat avec plus d'attention qu'il n'en consacre habituellement aux assassinés, risquant sinon la glissade. Il peut juste se dire que l'écrivain ne perd rien pour attendre mais, du point de vue de l'assassin, quelquefois on perd tout en attendant, c'est justement maintenant que le crime aurait tout son sens.

C'est plus fort que lui, Wallance se retourne pour lancer à l'écrivain qui fait attention à ne pas salir de la moindre boue ses chaussures qui doivent représenter une quinzaine de jours de salaire d'un commissaire :

– Aurez. Après que vous aurez divorcé.

Mais ce simple mouvement en arrière, avec ses semelles pas assez usées, suffit à

faire perdre l'équilibre à Wallance qui, heureusement, ne descend pas sur les fesses les quatre ou cinq marches qui lui restent mais tombe assis sur l'une d'elles. Il ne le montre pas par dignité mais ça lui fait assez mal, enfant il aurait pleuré. Quand il se relève le plus vite possible en disant « Rien de mal, rien de mal » à tous les policiers se précipitant vers lui en tâchant de ne pas sourire, il se rend compte, alors que la douleur en effet disparaît peu à peu, lui permettant à lui de sourire de façon moins contrainte, que son imperméable porte maintenant une grosse marque humide au niveau des fesses, suspecte à qui n'a pas vu la scène, ce qui ne met pas en position de force pour résoudre un assassinat.

Lavraut est un peu gêné d'avoir eu le réflexe, un dixième de seconde, de se dégager du commissaire pour ne pas être entraîné dans sa chute et d'être de fait resté debout mais pas solidaire, cependant Wallance ne va pas lui faire une remarque devant tout le monde, pour donner de nouvelles armes à Christopher Plouf.

– Tu sais, Liberty, il n'y a pas que résoudre des assassinats, dans la vie. Il faut aussi savoir marcher, plaisante encore l'insupportable écrivain, profitant de ce qu'il est hors hiérarchie pour commettre des insolences, ce qui est d'une lâcheté encore plus dégoûtante, semble-t-il à Wallance, que les scènes les plus dégoûtantes, et Dieu sait, comme on a vu, de *Meurtre d'une jolie terroriste*.

Le commissaire est tout prêt à ne pas le regarder mais, au début, il n'y a aucun cadavre à voir. Murat, le légiste, est penché dessus pour son examen et, comme il a pour ça besoin de ses deux mains, un policier est accroupi à côté de lui avec un parapluie pour protéger le médecin et un autre pour lui-même, de sorte que ça couvre tout l'espace de vision.

– Je dirais qu'il est mort vers trois-quatre heures du matin mais qu'est-ce que ça tombe, dit Murat en se relevant et en reprenant son propre parapluie de la main du policier. Il me faut vite quelque chose de chaud si je ne veux pas tomber rapido entre les pattes d'un collègue, assassiné par une pluie et un froid de chien.

Les légistes et les écrivains ont ce pauvre point commun, outre prendre les morts pour de simples marchandises, de croire qu'ils voleraient leur argent en ne plaisantant jamais.

– Pourquoi n'est-on averti que maintenant ? dit Wallance en réaction à la déclaration de Murat.

Le commissaire est habituellement très consciencieux mais, pour une fois, ça ne l'aurait pas dérangé qu'un collègue de nuit soit chargé de l'affaire. Si la police avait été prévenue dans l'heure ou les deux heures suivant le meurtre, comme il aurait été légitime avec toutes les rondes nécessaires dans un coin comme ça, ça n'aurait pas réveillé Wallance qui aurait eu tout le droit de continuer à bien dormir dans son lit, et il ne serait pas ce matin sous une pluie battante, le cul humide, comme un idiot, accompagné d'un écrivain idiot.

– Vous savez, commissaire, les gens qui font ces affaires ne sont pas les premiers à nous téléphoner quand ils ont un contretemps, dit un policier qu'il ne connaît pas, contaminé par le ton du docteur Murat et de Christopher Plouf.

– Je sais, dit Wallance en jetant un coup d'œil au cadavre même si ça lui répugne, pour tâcher de rendre utile son déplacement.

Il ne remarque rien de spécial.

– Il fallait vraiment que ce dealer aime son boulot ou soit drôlement consciencieux pour le faire à cette heure-là par ce temps. Tu n'es pas d'accord, Liberty ? dit Christopher Plouf.

– Il ne s'est peut-être mis à pleuvoir qu'après, il faudra vérifier avec la météorologie nationale, réplique le commissaire qui n'est jamais muet quand il s'agit de mettre le nez dans leur ignorance aux amateurs.

Au moins, la pluie a lavé le sang. La blessure au cou est affreuse mais le corps ne baigne pas dans le rouge et le visqueux, comme ça arrive souvent, juste après le petit-déjeuner on imagine les dégâts, parfois. L'hiver 2001, Wallance a vu le corps découpé et violé de Sandrine Bettami abandonné sur les deux trottoirs de chaque côté d'une petite rue derrière la gare Saint-Lazare, sous la neige. Même un policier aussi expérimenté que lui avait dû prendre sur soi pour ne pas manquer de respect gastrique à la victime.

L'avantage des assassinats en plein air, par rapport à ceux en appartement, est aussi que, généralement, on n'a pas droit à toute la famille réunie à côté du cadavre pour sangloter sinistrement en chœur tout son souïl.

Comme Murat est parti s'installer à un petit café pas loin, Wallance, Lavraut, Christopher Plouf et le policier qui a déjà parlé, le lieutenant Kevin Boiltze du commissariat du XIX^e, vont le rejoindre en laissant des sous-fifres garder le cadavre jusqu'à ce qu'on l'emmène.

– Karim Al Dirimi était fiché chez nous comme dealer, non ? Il avait déjà fait quatorze mois pour trafic, si j'ai bien compris, dit Wallance préalablement informé par Lavraut.

– On n'a trouvé aucune substance illicite sur lui, dit le lieutenant Boiltze.

– Bien sûr, on ne l'a pas assassiné pour ses beaux yeux, dit le commissaire, soupçonnant que le client ou le concurrent qui a fait ça avait un bon mobile qu'il a aussi efficacement mis à exécution que le meurtre proprement dit, la mort des dealers a plus souvent à voir avec leur commerce que celle des charcutiers ou des vétérinaires.

– Je ne te le fais pas dire, Liberty, dit l'écrivain qui ressemble plus à Séraphin Lampion, l'éternel importun de *Tintin*, qu'à Marcel Proust ou Honoré de Balzac.

Pour un assassin radical, ça fournit peut-être un mobile de le tuer immédiatement, mais pas un moyen.

« On n'écrit pas dans la même catégorie,

mon poulet »

Gou reçoit Wallance et Christopher Plouf dès qu'ils sont rentrés au commissariat.

– Alors, satisfait ? Tout se passe comme vous l'espériez, maître ?

– Comme sur des roulettes, répond l'écrivain. Vous auriez dû voir la scène. Un froid de loup, une pluie battante, le corps du dealer allongé par terre déjà vidé de son sang, et la police autour pour garder le cadavre comme si des pillards risquaient de vouloir s'en emparer – toute une atmosphère. Littérairement, c'est riche, c'est fort, très fort. Et, là-dessus, Liberty qui glisse et qui s'écroule par terre, heureusement qu'il a de la fesse pour amortir le choc. C'était trop drôle.

Le commissaire, dans un de ces accès fugitifs de paranoïa qui lui gâchent parfois des segments de vie, s' imagine soudain que Christopher Plouf a compris quelle décision il avait prise à son endroit et profite du temps où il reste vivant pour multiplier les provocations. Il ne risque plus rien puisqu'il écope déjà du maximum. Pendant quelques secondes, Wallance, qui n'a pourtant rien d'un sadique, rêve de le faire souffrir avant de le supprimer. Il pourrait par exemple le ligoter sur une chaise avec un bâillon et lui lire toutes ses phrases fautives à l'oreille en ricanant.

– Et vous avez une piste, Liberty ? Vous n’êtes pas blessé, j’espère, dit Gou qui ne peut pas ne pas voir la rage du commissaire et souhaite arranger les choses, le divisionnaire est ami de la concorde qui lui simplifie le travail, il n’a pas fait carrière dans la police pour passer des heures à consoler les uns et les autres comme une institutrice de cours élémentaire.

– D’après Murat, il a été tué vers deux-trois heures du matin, commence Wallance.

– Il a dit vers trois-quatre heures, dit Christopher Plouf.

– C’est ça, vers trois-quatre heures, reprend le commissaire.

– Une bonne police se doit d’être précise, réinterrompt l’écrivain.

– Et monsieur Christopher Plouf faisait quoi à cette heure-là ? demande Wallance.

– Non mais il m’accuse, dit l’auteur à succès incontestables au divisionnaire en rigolant. Il faut maîtriser tes nerfs, Liberty, ce n’est pas parce que je serai en prison que les éditeurs se disputeront tes textes, ajoute-t-il. Je ne crois pas qu’il y ait preneur pour des rapports de police, même rédigés avec « après que » systématiquement suivi de l’indicatif. On n’écrit pas dans la même catégorie, mon poulet.

Gou adore l’art, la littérature et les écrivains, mais c’est quand même la police qu’il met au-dessus de tout. Il n’aime pas qu’on se moque d’elle, surtout quand on essaie d’y mettre de l’humour, forme d’esprit qui lui est étrangère et le rend mal à l’aise, pas sûr de lui, comme si, à travers lui, on s’en prenait à l’institution tout entière à laquelle il appartient et qu’il était incapable de la défendre.

– Si Liberty vous le demande, c’est qu’il a une bonne raison. Il y a dans la maison une tradition de rigueur, et il est tout à fait normal que les amis et les êtres qu’on admire, et en ce qui vous concerne j’espère que c’est la même chose, maître, doivent répondre, en signe d’impartialité, aux mêmes questions que les suspects du pire acabit.

– Eh bien, je vais te le dire, ce que je faisais, Liberty, puisque ça t’intéresse tellement, dit Christopher Plouf. Vers trois-quatre heures du matin, je dormais. Tu m’aurais demandé vers deux-trois heures, comme c’était ton intention avant que je te corrige judicieusement, ç’aurait été tout autre chose. Je vais te le dire quand même : jusque vers deux heures-deux heures et demie, j’étais très occupé avec une dame. On a dîné dehors, on est rentré ayant bien bu, j’ai travaillé une demi-heure une heure parce que quand l’inspiration vient, il ne faut pas la laisser filer, cette garce, sinon elle est fichue de ne plus revenir, c’est pire qu’une gonzesse. Et puis on s’est couchés et on a un peu joué ensemble, elle pourra te le confirmer. Ensuite, elle est restée dormir, elle en avait bien besoin. Fatiguée, tu comprends. Si toi tu as besoin des détails de ce qu’on a fait, attends *Meurtre d’une polytechnicienne nymphomane*, c’est le roman qui paraîtra après *Meurtre d’une lesbienne de choc* et que j’ai déjà commencé. Je crois que ce sera croustillant. Alors,

Liberty, ça te va comme explications ? Heureux ?

– C'est parfait, dit Gou avec distinction pour combler le léger malaise suscité par le silence de Wallance.

Mille fois, le commissaire a déjà imaginé se débarrasser du divisionnaire et, mille fois, ne l'a pas fait pour la même raison qui, selon l'écrivain et dramaturge suédois August Strindberg, devrait retenir les suicidaires : il sera toujours temps demain. Mais là, n'est-ce pas une occasion idéale, un duo ? La vérité est que Wallance aimerait assassiner sur-le-champ Christopher Plouf, et évidemment que c'est difficile de le faire avec Gou à un mètre, regardant tout. À moins de tuer Gou aussi. « On se complique souvent la vie avec les spectateurs d'un crime alors qu'aussi bien c'est tout simple. Si on tue les témoins, plus de témoins », écrit-il le soir dans un carnet. Mais là, il y a des policiers partout, le divisionnaire se mettra à crier si le sang de Christopher Plouf coule sur sa moquette neuve et sur le tissu de ses fauteuils, ameutant une nouvelle armée de témoins. « Rien de plus imprudent pour un assassin qu'avoir les yeux plus gros que le ventre », note Wallance dans le même carnet pour justifier en définitive la procrastination de tout et partie de son carnage.

Tout agace le commissaire dans la narration de l'écrivain, le ton et les faits. Cet affreux bonhomme qui joue au Don Juan, il ne mesure même pas un mètre soixante-dix, et qui se retrouve avec une amante qui est en plus un alibi. Parce qu'il n'y aurait rien eu d'extraordinaire à ce qu'un écrivain ait besoin de drogue, qu'on pense à Baudelaire, et soit allé la chercher en pleine nuit près de Stalingrad, on sait que ce sont les heures où les artistes travaillent. Une fois arrêté qui n'aurait été qu'une étape, Christopher Plouf aurait très bien pu être victime d'un accident ou d'un règlement de compte, ce sont des choses qui arrivent malgré le soin que prend la police à les empêcher mais il y aurait quelque chose d'immoral à mieux protéger les criminels que les braves gens qui paient un si lourd tribut aux assassins. Et parce que l'écrivain est assez riche pour se payer une femme gratuite, il faut renoncer à tout cet échafaudage séduisant, jeter ce premier jet à la poubelle. Wallance se sent comme un écrivain devant sa feuille blanche, même si Christopher Plouf ne travaille naturellement que sur ordinateur, c'est bien son style. La volonté d'assassiner est là, lui manque l'idée de départ capable de mettre le processus en branle. Encore que l'idée, c'est assassiner, elle est bien là. Ce qui manque est plutôt l'organisation, ce petit déclic après quoi tout se met automatiquement en place.

– Je vais vous dire ce qui s'est passé à mon avis, dit l'écrivain comme si les deux policiers n'attendaient que ça.

– Ah, très bien merci, dit Gou.

– L'héroïne et la cocaïne se présentent souvent avec des petits cailloux, rien de tel qu'un cutter pour en venir à bout, dit Christopher Plouf, manifestant une compétence en la matière qui fait encore plus regretter à Wallance l'impossibilité

de mettre sur pied son hypothèse précédente qui vient de gagner en vraisemblance. Moi, je ne suis pas un policier mais un simple artiste, mais un artiste, parfois, est meilleur policier qu'un policier. En croyant inventer, il ne fait que dire la vérité qui l'a pénétré par tout son corps et son cerveau.

– Comme c'est juste, dit Gou.

– Le client paie son petit sachet, je le vois comme si j'y étais, et s'installe à l'abri, rien de pire que l'humidité contre les drogues, pour préparer et consommer sa dose. Il la sniffe, il se l'injecte, je ne sais pas, ce n'est pas l'important. Il attend cinq minutes, ou juste trois, il n'est pas content de l'effet. Il va revoir Karim Al Dirimi, le dealer, pour se plaindre. Il en veut plus, ou qu'on lui rende de l'argent. L'autre refuse, bien sûr, il n'est pas là pour se soumettre aux diktats irrationnels de tous ces drogués qui trouvent toujours qu'il n'y en a pas assez ou que c'est la qualité qui est insuffisante. Ils se disputent, l'assassin a son cutter en main qu'il vient d'utiliser, il est énervé, il tranche le cou de la victime, si j'ose dire, parce qu'il n'y a personne pour prétendre que les dealers sont de plus grandes victimes que les drogués.

– Bravo, dit Gou. Je suis sûr que ça s'est passé exactement comme ça.

– Si la drogue était mauvaise, pourquoi l'assassin a-t-il dépouillé Karim Al Dirimi de toute celle qu'il avait sur lui ? dit Wallance, conscient que ce n'est pas formidable comme démolition.

– Parce que c'est toujours mieux que rien. Tu ne m'as pas trop l'air familier de la psychologie des toxicomanes, mon petit Liberty. Il faut t'instruire, ça peut t'aider dans des enquêtes.

– Le maître a raison, dit Gou. C'est toujours rentable de connaître les façons de faire du milieu sur lequel on travaille. Même si la morale réclame naturellement qu'on ne le connaisse pas de trop près.

– Mais c'est la banalité même, ce récit, dit le commissaire mortifié. Dès qu'on tue un dealer, on s'imagine que c'est un client le responsable.

– Qu'est-ce qui vous prend, Liberty ? dit curieusement Gou. N'insultez pas la banalité. La banalité, c'est notre mission.

– Je ne crois pas du tout que les choses se soient déroulées ainsi, dit Wallance.

– Je te montrerai, Liberty, dit Christopher Plouf avec une ironie involontaire qui lui échappe totalement ainsi qu'à Gou mais réjouit le commissaire qui a son idée sur qui va montrer à l'autre.

Amidi et demi, Wallance enfle son imperméable encore taché d'humidité

à un mauvais endroit pour sortir déjeuner avec Lavraut comme ils font souvent.

– Je viens avec vous, dit Christopher Plouf sans réplique. Si je veux être informé sur mon sujet, il faut aussi que je partage vos repas. Ce n'est pas en mangeant tous les jours avec le divisionnaire que je me renseignerai sur la vie quotidienne du bas peuple policier.

Cette grossièreté n'a rien d'inattendu de la part d'un individu si patibulaire mais il aurait pu prétendre que ça lui faisait plaisir, en appeler à la sympathie sinon à l'amitié, on a le droit de mentir dans des cas semblables.

– Je vous accompagne aussi, dit Fagis que le commissaire a du mal à supporter et avec lequel il s'échine à ne jamais avoir de contacts autres que strictement professionnels.

– Excellente idée, dit l'écrivain. Comme ça, je pourrai vous poser quelques questions et on aura droit à un débat contradictoire. Parce que Damien, il n'est pas le genre de Louis, à s'écraser une fois que tu as parlé, Liberty, dit Christopher Plouf déjà familier des prénoms respectifs de Fagis et Lavraut que le commissaire, qui les connaît depuis des années, n'emploie jamais par déontologie, pour ne pas mêler indûment travail et vie privée, la défense de la société et les relations personnelles.

Ils sont tous les quatre au café en face du commissariat.

– C'est pittoresque, dit Christopher Plouf après avoir examiné le cadre et la clientèle, constituée pour la majeure partie d'habituels policiers, à croire qu'il est né dans le beau monde et n'a jamais rien connu d'autre alors que le commissaire a son dossier en tête, l'écrivain n'a pas toujours eu des raisons de faire le fier et a dû

profiter de la soupe des Restaus du cœur plus souvent qu'à son tour, quand il était vigile ou simple escroc, avant qu'il décroche le gros lot avec la littérature et obtienne une fortune sociale et financière aussi inespérée qu'imméritée.

Tandis que les trois policiers prennent le menu du jour à onze euros (œufs mayonnaise et hachis parmentier ou hachis parmentier et camembert ou crème brûlée), Christopher Plouf commande un foie gras avec un verre de riesling puis un confit de canard pommes sarladaises avec une bouteille de côtes-du-Rhône.

– Je sers tout de suite le côtes-du-Rhône ou j'attends que vous ayez votre confit ? demande le père Filoutier, le patron.

– Apportez-la tout de suite pour que ces messieurs en profitent. Aujourd'hui, ils sont mes invités.

Ça ne lui fait jamais que trente-trois euros à déboursier pour prix de sa démagogie, puisqu'il a attendu qu'ils aient choisi le petit menu pour les prévenir de l'invitation.

– Alors ça, merci beaucoup, dit Fagis. C'est bien dans l'esprit artiste d'être dépensier, c'est-à-dire généreux.

– Merci, dit Lavraut avec plus de mesure.

– Il n'y a pas de raison, dit Wallance en sortant son portefeuille à contretemps, comme si l'addition était sur la table alors que le père Filoutier n'a même pas encore apporté le pain.

– Remballe-moi ta tirelire, dit l'écrivain. Il faut bien que je vous rémunère, et comme je ne vais pas vous associer aux bénéfices de *Meurtre d'une plantureuse commissaire*, la prochaine œuvre que je prépare après *Meurtre d'une polytechnicienne nymphomane*, je n'ai pas d'autre moyen de vous payer ma dette. Je ne suis pas venu faire un stage dans la police pour l'escroquer.

Il y aurait beaucoup à dire sur une politesse si impolie mais le commissaire préfère ne pas en rajouter.

– Je vous ai mis plus de mayonnaise, aujourd'hui, comme c'est monsieur qui paie, dit le père Filoutier en apportant les œufs aux policiers.

– Vous avez des toasts, s'il vous plaît ? dit monsieur qui paie quand il a son foie gras en commençant à déguster son riesling pendant qu'il sert le côtes-du-Rhône aux trois autres. C'est de bon cœur, Liberty, ajoute-t-il en remplissant à ras bord, comme un enfant, le verre de Wallance qui feignait de mettre la main pour dire moins.

Le commissaire doit se pencher vers la table pour boire sans rien renverser, le verre intransportable durant les premières gorgées.

Le temps de les faire griller, le père Filoutier revient avec les toasts en même temps que le hachis trop chaud.

– Ça a l'air de te plaire, la mayonnaise, dit Christopher Plouf en espionnant l'assiette bien saucée du commissaire. Je ne suis pas surpris que notre ami Liberty n'ait pas la taille mannequin, ajoute-t-il pour les deux autres.

L'écrivain mange lentement, une bouchée de foie gras toasté, une gorgée de riesling, s'essuyant ridiculement à tout bout de champ avec sa serviette en papier comme on fait à la Tour d'argent avec des en tissu. Il en profite pour parler, redévelopper, cette fois pour le profit de Fagis et Lavraut, sa théorie sur l'assassinat de Karim Al Dirimi, la présentant comme le résultat de multiples déductions alors qu'il se contente de régurgiter ce qu'il a vu cent fois à la télévision ou dans les journaux. En plus, il mâche délicatement chaque bouchée, on dirait qu'il se prend pour une princesse, si bien que les policiers ont fini leur menu qu'il lui reste encore de son entrée.

Fagis, qui veut toujours se faire aussi bien voir des syndicats que de la hiérarchie, raconte les dernières aventures budgétaires de la maison, « parce que c'est important qu'on en parle, dans un livre sur la police ». Christopher Plouf prend un air intéressé, atterré, scandalisé, ce qui réjouit Fagis qui estime faire ainsi avancer leur cause commune. L'écrivain pose des questions sur tout, fait part de ses remarques sur la peinture dans les couloirs, le faible nombre même de chaises, la promiscuité obligée, la difficulté à aérer convenablement, à quoi Fagis approuve stupidement avec enthousiasme, comme si la police était le quart-monde et que la dame patronnesse Christopher Plouf venait faire part de sa pitié indignée sur le terrain.

– Si le public savait tout ça, il comprendrait mieux à quel point c'est difficile pour vous de réfléchir dans ces conditions et de résoudre tous les drames qui se posent à vous, dit l'écrivain.

– C'est exactement ça, dit Fagis, plus bête que jamais.

– Et les horaires, dit Lavraut qui s'est tenu jusque-là. Moi, j'ai deux fillettes en bas âge et ma femme de nouveau enceinte, si c'est un garçon on l'appellera Patrick. Martine travaille aussi, vous n' imaginez pas les problèmes pour la garde des enfants. Heureusement qu'il y a sa mère, à Champigny, ça permet à Charlotte et Emily de prendre l'air.

– Ah, d'accord. Ne vous étonnez pas si je prends si peu de notes dans mon calepin mais c'est ma méthode. C'est plus efficace pour moi de me nourrir des informations et je vois bien ce qui m'en reste quand je les ai digérées, dit Christopher Plouf en s'introduisant une énorme fourchette de confit pommes sarladaises dans la gorge. C'est ma méthode à moi, je ne dis pas qu'elle vous conviendrait. Mais c'est que je n'ai pas droit à l'erreur. Ce n'est pas comme un policier, on ne pardonne rien à un écrivain. À la moindre petite bavure, un subjonctif mal placé, ça pleut, les remises en question. Pas de légitime défense quand on se bat avec la langue française.

Le repas est un cauchemar pour Wallance jusqu'à la dernière goutte de café, et même au-delà. Christopher Plouf se saisit de l'addition et paie en liquide mais, tandis qu'ils sortent, le père Filoutier, qu'ils voient pourtant presque tous les jours, les poursuit dans la rue en criant à Wallance, Lavraut et Fagis :

– Et les cafés ? Je n'ai rien contre vous en offrir mais c'est moi qui choisis le moment. Monsieur a payé les menus, c'est déjà grand seigneur, vous n'allez pas lui réclamer deux euros de supplément pour votre petit café.

Il leur faut retourner dans son établissement, « pour la dernière fois » se promet Wallance, en cherchant deux euros, le commissaire n'a pas de monnaie, Lavraut doit payer pour lui, l'écrivain le voit.

– Alors Liberty, un petit peu mou du portefeuille ?

Lavraut a un geste de dénégation, Fagis sourit, le père Filoutier rit.

– C'est légal, cette extension sur le trottoir ? dit Wallance en jetant un œil sur la terrasse chauffée du bistrotier.

A seize heures, Christopher Plouf s'incrute dans le bureau du commissaire quand entre son rendez-vous qu'il a oublié, Marie-Thérèse Mulli. C'est une femme de quarante-cinq ans dont Lavraut a remarqué qu'elle intervenait dans deux dépositions de l'affaire Faribol. Jean-Pierre Garhibol est un clown qui a été assassiné il y a déjà un moment et l'affaire ne vaut que des déboires aux policiers. Manfred Silva, le mari d'une femme dont on pense que Faribol l'avait séduite mais en définitive non, avait faussement avoué avant de se rétracter, mettant Wallance et Gou dans une situation difficile par rapport à la presse. Un clown assassiné, ça touche aux enfants, c'est intéressant¹. Marie-Thérèse Mulli est la meilleure amie de l'épouse de Manfred Silva et peut-être que c'était elle l'amante de Jean-Pierre Garhibol et si son mari l'a su, ça en fait un suspect, et elle aussi si le clown la faisait chanter car le mari est riche, héritier de vignobles en Bourgogne. L'affaire est un peu sortie de la tête de Wallance et Lavraut est justement en opération à l'extérieur, lui aussi ne se souvenait pas qu'ils avaient lancé cette convocation il y a des semaines. Maintenant, la femme est assise en face du commissaire qui n'a rien à lui demander tandis que Christopher Plouf feint la plus grande attention. Wallance tourne les pages du dossier qu'il s'est fait apporter pour se donner une contenance et se rafraîchir la mémoire, mais il veut aller plus vite que la musique, le paquet lui échappe des mains et tous les feuillets se retrouvent par terre, ils ne sont pas numérotés, il faut abandonner ces antisèches.

Foin de salamalecs, cet assassinat l'ennuie, il remonte aux calendes, c'est oublié.

– Mon principal collaborateur, un homme très bien malheureusement absent pour le moment, pense que vous êtes mouillée d'une façon ou d'une autre dans

l'affaire Faribol, vous ou votre époux, madame. Vous avez quelque chose à répondre ? dit le commissaire pour en finir au plus vite, ou elle nie ou elle avoue et on n'en parle plus.

– Eh bé, dit Christopher Plouf au lieu de se taire comme il devrait en vertu de l'illégalité de sa présence, c'est en se faisant implicitement passer pour un policier qu'il assiste à l'entretien.

– Ce que j'avoue, monsieur le commissaire, c'est mon étonnement d'être traitée ainsi.

Et une tirade, une, sur le respect que devrait susciter sa vie sans tache.

– Sans tâche ? interrompt Wallance par pure malveillance. Vous voulez dire que vous n'avez rien à faire dans la vie, aucun mobile, aucune action ?

Et une deuxième tirade, deux, que le commissaire n'écoute pas mais dont le sens général lui est connu d'avance, qu'elle est plus insoupçonnable que la femme du mari de toutes les femmes et femme de tous les maris.

– Et votre époux, une oie blanche lui aussi ? dit Wallance qui ne sait pas lui-même pourquoi il est si agressif avec cette femme, c'est l'absence de Lavraut qui l'énerve mais elle n'y est pour rien.

– Pourquoi tu parles sur ce ton à une si douce représentante du sexe abusivement prétendu faible, Liberty ? dit Christopher Plouf comme s'il était le préfet de police et personne à l'abri de ses ordres. Du calme.

Il n'y a rien de pire que vouloir extorquer du calme à un nerveux, ça le rend encore plus énervé.

– Vous me répondez ou je vous coffre, dit Wallance à Marie-Thérèse Mulli.

– Mais je vous ai déjà répondu.

– Bien sûr qu'elle a répondu. Tu n'as pas écouté, Liberty ? dit l'écrivain. Elle dit qu'elle avait un bras dans le plâtre à l'époque, les moindres dangers du ski hors piste, et te rappelle que Faribol est mort le cou tranché à la hache, ce qui réclame deux mains en état de marche.

Wallance n'est pas le genre à se laisser impressionner par les faits. Il aurait été seul, il n'aurait pas hésité : il l'aurait arrêtée. Avec Christopher Plouf comme témoin, il préfère juste la ficher dehors, espérant que Lavraut qui s'était donné tellement de mal ne lui reprochera pas cette affaire gâchée mais il n'avait qu'à être là.

– Quelle efficacité pour renvoyer les suspects chez eux, Liberty, persifle l'écrivain.

Le commissaire espère que, au même titre que de sa chute sur les fesses à Stalingrad, il ne sera aucunement fait mention de cet épisode dans un futur roman nul et vulgaire de Christopher Plouf.

À dix-sept heures dix, alors que Lavraut n'est toujours pas rentré et que son portable est inaccessible, Martine débarque au commissariat avec leur petite

Emily, quatre ans. Ça, elle ne l'avait encore jamais fait.

En l'absence de son époux, elle s'adresse spontanément à son supérieur à qui l'unissent des liens d'une douceur variable, surtout depuis près d'un mois qu'elle se sait enceinte².

– Il faut absolument que je parte chez ma mère, il y a un problème. La petite me gênerait, je vous la laisse. Dites à Louis de ne pas s'inquiéter, s'il vous plaît, Charlotte est chez les Sostimowitz, les voisins du quatrième, les parents de sa copine Polyeucte, qui est une fille malgré son prénom. Bon, je vous confie Emily, commissaire Liberty. Après tout, c'est votre filleule. Emily, souris à ton parrain.

La gamine fond en larmes.

– Désolée, il faut que j'y aille. Dites bien à Lavrout de ne pas s'inquiéter, commissaire Liberty.

Elle embrasse Wallance, sur les joues mais devant Christopher Plouf, et s'en va. La gamine se met à hurler. Le commissaire s'approche pour la prendre dans ses bras, elle le roue de petits coups de poing, il renonce de bon cœur.

– On dirait que tu n'as pas trop de succès avec les femmes, Liberty, dit l'écrivain. Il est vrai que tu n'es pas du genre persévérant.

C'est ce qu'il va voir, ça dépend pour quoi.

– Pipi, dit la petite fille.

Atterré, Wallance fait mine de n'avoir rien entendu.

– Pipi, hurle la petite fille.

Fagis et Nathalie Malicorne, une nouvelle dans la maison, entrent dans le bureau du commissaire comme si on y torturait un enfant.

– Je ne peux pas l'accompagner, avec toutes ces horribles histoires, dit Wallance en englobant tous les scandales de pédophilie, abus, viols et meurtres effrayants, en un substantif et un qualificatif.

Nathalie Malicorne fera l'affaire. N'en déplaie aux misogynes, les femmes sont parfois indispensables.

– Il n'aurait plus manqué qu'elle pisse sur ton imperméable, Liberty, dit Christopher Plouf en éclatant de rire, en plus on sent que c'est naturel, il ne se force même pas pour être désagréable.

La policière revient avec l'enfant qui ne pleure plus et, au lieu de la garder avec elle loin du commissaire, la reconduit dans le bureau.

– Ça va mieux, Charlotte ? dit Wallance en lui passant la main sur le crâne, affectueusement croyait-il.

– Pas Charlotte, Emily, dit la gamine en repartant en larmes de plus belle.

– Mais bien sûr, Emily, ma chérie, tout le monde peut se tromper. Charlotte, c'est ta grande sœur, une adorable enfant, elle aussi. Emily, ma chérie, ça rime, c'est drôle, non ?

Elle n'a pas l'air de trouver.

Le commissaire ne sait pas parler aux enfants, les trucs qu'il a pour faire taire

les suspects ne marchent pas avec eux et les suspects qui sanglotent au lieu de répondre, il les fait boucler et ils ne le dérangent plus. Mais il ne peut pas faire ça à Martine et Lavraut, sans compter que ses subordonnés seraient au bord de la mutinerie s'il mettait Charlotte, c'est-à-dire Emily, en garde à vue, une mineure de quatre ans.

– Chocolat, dit la gamine à travers ses larmes. Je veux du chocolat.

Comme elle est mal élevée, il en touchera deux gros mots à Martine et à Lavraut. En attendant, il passe dans la pièce d'à-côté où il y a affluence pour demander si quelqu'un a une tablette. Il est sûr que Fagis en garde dans son bureau, pour quand il a un coup de barre, mais l'égoïste ne répond rien. Nathalie Malicorne prend l'initiative d'aller acheter un chocolat chaud à la machine à café, sur son propre budget, et l'apporte à Emily.

– Merci mademoiselle, dit Christopher Plouf en prenant le gobelet dans les mains de la policière comme s'il était le maître de la situation, Wallance ne revendiquant pas le titre à cet instant. Je me demande ce que le commissaire ferait sans vous, ajoute-t-il en commençant à la draguer éhontément, c'est une Guadeloupéenne de vingt-cinq ans, pas mal du tout, en effet. Hein, Liberty, tu resterais le cul dans l'eau s'il n'y avait pas mademoiselle pour te rendre service.

Assassiner l'écrivain rien que pour le faire taire vaudrait les circonstances atténuantes, si n'est l'acquittement, devant n'importe quelle cour d'assises dotée d'un minimum de sensibilité, d'intelligence et de raffinement. Wallance préfère malgré tout ne pas tenter le coup et rester sur son projet d'assassinat bien au chaud, sans témoin, tranquille.

Christopher Plouf tend le gobelet de chocolat chaud à Emily, comme si c'était lui le parrain et qu'il avait payé le breuvage de sa poche. Mais la gamine, qui n'a pas que des défauts, dit « Pas chocolat, pas chocolat », ne permettant pas de déterminer si elle ne souhaite plus ce qu'elle réclamait, travers humain, trop humain, ou si elle ne croit pas que ce liquide soit ce qu'elle appelle du chocolat, toujours est-il que pour manifester plus clairement son refus, la langue ne lui est pas encore le langage le plus explicite, la brave gamine tape par surprise sur la main de l'écrivain et sur le gobelet et le chocolat chaud, bouillant même à en juger par son cri, se déverse sur la main, la chemise et le pantalon de l'écrivain qui dit « Merde ». Ce n'est pas faire preuve d'une volonté éducative élitiste que de souhaiter qu'un adulte ne s'exprime pas ainsi devant une enfant de quatre ans.

– Monsieur, dit simplement Nathalie Malicorne à Christopher Plouf, avec une indignation rentrée qui n'en est que d'autant plus pesante.

Vengé, le commissaire embrasse sincèrement la gamine.

– Chère, chère Charlotte, dit-il.

– Emily, dit-elle en agitant sur Wallance le gobelet qu'elle a pris en main et dans lequel il restait trois gouttes qui tachent inéluctablement la chemise du commissaire.

Il tombe de haut, il a le réflexe, condamnable mais un réflexe, de la gifler.

– Commissaire, dit Nathalie Malicorne sur le même ton dont a déjà été victime l'écrivain.

La scène est à deux doigts de dégénérer mais Lavrout finit quand même par rentrer et la gamine s'illumine dès qu'elle le voit, criant « Papa, papa » et courant dans ses bras.

– Il faut que je rentre me changer, dit Christopher Plouf, s'en allant à la satisfaction générale.

– Papa, papa. Liberty m'a donné une claque, dit Emily qui, semblable à beaucoup de ses compatriotes dans l'histoire du pays, quand il s'agit de dénoncer, parle soudain beaucoup mieux.

– Mais non, mais non, dit le commissaire.

Nathalie Malicorne reste muette. Lavrout préfère ne pas approfondir.

1. Voir *L'Apprentissage* et les volumes suivants.

2. Voir *Les Japonais*.

Adix-neuf heures, alors que Wallance s'apprête à rentrer chez lui, c'est bien mérité après une journée si remplie, Christopher Plouf se repointe au commissariat, habillé comme un seigneur. Il porte un costume sur mesure, une chemise blanche de prix et un nœud papillon. Le commissaire est de meilleure humeur parce que Lavraut ne lui a fait aucune remarque pour le fiasco de l'interrogatoire de Marie-Thérèse Mulli ni le sabotage du dossier Faribol dans son ensemble, il faudra y passer des heures pour remettre tous les feuillets dans l'ordre. Emily court dans les couloirs en dérangeant tout le monde mais pas spécifiquement Wallance. Tous les policiers lui donnent gentiment une petite tape sur la tête quand ils la croisent, ce n'est pas parce qu'on est flic qu'on n'aime pas les enfants, et elle le supporte parfaitement dès que ce n'est pas le commissaire.

À sept heures cinq, Gou, qui a aussi changé sa cravate pour un nœud papillon, entre dans le bureau de Wallance pour dire à Christopher Plouf, sans même un regard pour le commissaire, comme s'il n'existait pas :

- Je vous emmène, maître ?
- Avec plaisir. Tu viens avec nous, Liberty ?
- C'est sur invitation, dit Gou.
- Il n'a qu'à venir sur mon quota, je me fais fort d'arriver à le faire entrer, dit l'écrivain.
- Mais non, dit Wallance.
- Tu ne sais même pas où on veut t'emmener, Liberty, ne fais pas ton têtù, dit Christopher Plouf.
- Bon, d'accord, c'est votre responsabilité, maître. J'espère que vous ne serez

pas refoulé, Liberty.

Le commissaire ne peut pas refuser, ils y vont. Il finit par comprendre où. On prend la voiture de service de Gou, Wallance au volant comme un chauffeur avec sa chemise tachée, les deux incapables élégamment enfoncés dans la banquette arrière, dans leurs habits de manchots plus que de pingouins, et le divisionnaire l'informe enfin :

– Au cercle Myrtille, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

C'est dans ce cercle prestigieux qu'est remis chaque année le Revolver d'or de la littérature d'évasion et le commissaire comprend que le moment est venu. Ils se dirigent tous les trois vers la réception accompagnant le dévoilement du nom du lauréat. Tout à sa rage contre Christopher Plouf lui-même et ses livres, Wallance a perdu de vue que l'écrivain était encore en activité et qu'il n'y avait pas de raison que les récompenses cessent de pleuvoir sur lui. D'un autre côté, peut-être que Christopher Plouf est juste nommé, il y a toujours trois finalistes, et qu'au dernier moment il n'aura pas le prix, et le commissaire sera à quelques centimètres de lui pour ne rien perdre de son humiliation et de ses vains efforts encore plus humiliants pour la cacher. Wallance se souvient aussi que Gou est au jury, c'est dire le niveau littéraire du prix. Il remplace le directeur de la sécurité routière qui a démissionné l'an dernier parce que le Revolver d'or a été attribué à Jean-Pierre Plotin pour *À deux cents à l'heure sur une nationale*, faisant fi de la vie de milliers d'innocents fauchés par ces chauffards fiers de leur vitesse criminelle.

Sur place, il faut parlementer avec l'huissier à l'entrée pour que Wallance puisse pénétrer dans les salons. Gou et Christopher Plouf montrent leur carton d'invitation. Comme ils ne sont que pour une seule personne, « par mesure de sécurité », l'huissier refuse que Liberty les suive. Mais l'écrivain insiste, menace de faire du scandale, ce qui décide définitivement Wallance à les abandonner, il n'a aucune envie de mettre les pieds dans ce repaire d'idiots qui ne connaissent rien à la littérature, quoi qu'ils prétendent. L'huissier est à deux doigts d'être grossier, même Gou est choqué, le prend comme une insulte, voilà comment on traite ses subordonnés. Le représentant du préfet arrive à ce moment, reconnaît le divisionnaire et arrange tout. Wallance montre respectueusement sa carte de commissaire au larbin qui dit « O.K. », et Christopher Plouf l'entoure familièrement d'une main sur l'épaule en lançant à l'huissier, comme s'il venait de rendre un précieux service :

– Merci beaucoup. C'est un bon bougre, Liberty, vous n'aurez pas à le regretter.

Dans la salle de réception, il y a un buffet splendide mais on ne peut pas y toucher. On servira le champagne quand le nom du lauréat sera officiel. Tout le monde est habillé on ne peut mieux, à part Wallance qui est obligé de fermer au maximum sa veste banale, quoique le salon soit trop chauffé, pour éviter que les taches de chocolat soient exagérément apparentes. Un instant, il maudit Lavraut,

Martine et leur cadette. Il voit des écrivains qu'il connaît de vue, qu'il respecte, même, pour certains, mais eux, évidemment, ne sont pas familiers du visage de chacun de leurs lecteurs. Il y a aussi tous les pontes de la police, mais ceux-là ne parlent pas à un simple commissaire, surtout enchocolaté. Gou l'abandonne immédiatement pour essayer d'échanger un mot avec les auteurs les plus célèbres et les policiers les plus haut placés, mais Christopher Plouf ne le lâche pas d'un pouce, le présentant à tout le monde comme son protégé et faisant systématiquement remarquer ses taches, soit en les prétendant dues à la gourmandise, soit en racontant le sort subie par la tacheuse, « il l'a giflée comme une suspecte après ce flagrant délit ». Tous les interlocuteurs ont un mouvement de recul dans ce salon de si bonne qualité où un enfant en larmes, innocent injustement sanctionné, est le comble de la bavure. Le traumatisme, heureusement, ne dure pas, chez les invités.

Pris par des occupations hélas moins plaisantes, au dernier moment, le ministre n'a pas pu venir comme il aurait tellement aimé mais a délégué un membre de son cabinet qui lit très bien un mot d'encouragement amical et des félicitations précoces pour le vainqueur quel qu'il soit. C'est ce même représentant qui fait office de porte-parole du jury pour annoncer le résultat. On lui tend le papier, il lit.

– Mesdames et messieurs, je vous présente les trois auteurs ici présents dont les romans, riches chacun de multiples qualités, ont été nominés pour ce vingtième Revolver d'or de la littérature d'évasion. Par ordre alphabétique, je demande d'abord à Népomucène Carouzon de la Tourne et Taxis, déjà lauréat en 1991 pour le si sensible *Un crime dans la montagne*, aujourd'hui en compétition avec *La Marguerite ensanglantée*, d'avancer d'un pas pour recevoir nos applaudissements.

Népomucène Carouzon de la Tourne et Taxis – c'est un nom de plume, sinon il s'appelle Alfred Bertrand – avance d'un pas, timide, gêné. C'est un homme de quarante ans, avec des lunettes, cheveux courts, l'air propre, plutôt sympathique. Wallance n'aurait rien contre qu'il ait le prix. Christopher Plouf, fidèle à lui-même, ne se contente pas d'applaudir trop fort son concurrent mais crie « Bravo », confondant le cercle Myrtille et le stade de France.

Puis le représentant du ministre reprend et l'écrivain rentre dans le rang.

– Ensuite, c'est une représentante de la gent féminine, dont le ministre et moi-même nous félicitons qu'elle ait accès aux mêmes nominations et aux mêmes prix que ses collègues masculins, c'est tout naturel, dont j'ai l'honneur de prononcer devant vous le titre ô combien exact du dernier opus, *Les flics sont des hommes comme les autres*. Je demande à mademoiselle Judith Fil d'avancer d'un pas pour que nous lui fassions comprendre, à coups d'applaudissements, combien nous l'aimons et la respectons.

Elle a trente ans, elle est assez belle quoique blonde et replète qui n'est pas trop

le genre du commissaire. Christopher Plouf frappe dans ses mains puis s'insinue deux doigts dans la bouche pour siffler bruyamment, comme s'il était sur les boulevard des Maréchaux, manifestant, en oubliant la leçon proustienne de *Contre Sainte-Beuve*, plus d'intérêt et d'admiration pour l'auteur que pour l'œuvre.

– Enfin, reprend le représentant du ministre quand il estime que Judith Fil a eu son content d'applaudissements, je vous présente Christopher Plouf mais on ne présente plus Christopher Plouf, déjà lauréat chez nous en 1997 pour *Meurtre d'une belle ambassadrice* et en 2001 pour *Meurtre d'une dactylo de charme*. Il est revenu cette année devant les suffrages des honorables membres du jury avec le si palpitant *Meurtre d'une escort girl*. Je lui demande d'avancer d'un pas pour que nous puissions lui rendre hommage. Au demeurant, il doit avoir l'habitude de la manœuvre, ajoute le faux ministre en ne levant pas les yeux de son texte, la plaisanterie y est noir sur blanc.

Christopher Plouf avance du pas réclamé et s'incline sobrement, ce qui, il ne sait pourquoi, exaspère mille fois plus Wallance que si l'écrivain avait lancé des baisers à la foule et retiré sa chemise comme un footballeur son maillot après un but. C'est vrai aussi qu'il n'a pas encore gagné, il n'a jamais qu'une chance sur trois.

Avant de donner le nom du vainqueur, il faut encore applaudir le jury dans son ensemble puis chaque juré séparément, en particulier le divisionnaire. Le représentant du ministre, dont celui-ci n'a pas de raison d'être fier, écorche son nom pourtant pas trop compliqué, en le présentant comme « le commissaire divisionnaire Glou », ce qui fait rire Christopher Plouf et ne déplaît pas à Wallance, quoique l'écrivain lui donne un coup de coude dans les côtes en mimant de son autre main la descente d'un verre de whisky dans la gorge de Gou en lui disant « le divisionnaire Gloulou ».

Et puis le silence se fait pour de bon.

– On entendrait une mouche péter, dit à voix basse Christopher Plouf à Wallance excédé de tant de vulgarité et qui décrète que, décidément, il ne peut plus supporter l'écrivain.

– Et le vainqueur est, commence le crétin du ministère.

Le commissaire se jure que si c'est Christopher Plouf, l'écrivain ne passe pas la nuit.

– Et le vainqueur est, reprend le monsieur Loyal après avoir feint par humour une quinte de toux pour faire durer le suspense, on le connaît, l'humour du ministère. Le vainqueur est Christopher Plouf pour *Meurtre d'une escort girl*. Bravo à Christopher Plouf, bravo au jury.

L'écrivain s'avance pour recevoir l'accolade des jurés et improviser un sympathique et talentueux discours de remerciement. Le pressentiment de Wallance se fait plus fort encore : Christopher Plouf vit ses dernières heures de

gloire.

Jusqu'à cette cérémonie inattendue pour lui et à laquelle il n'imaginait pas être convié, le commissaire n'a pas mis de délai, a fortiori si rapproché, pour le meurtre de Christopher Plouf. Il est parti rapidement du travail sans repasser chez lui et il se rend maintenant compte que, pour la première fois dans ses aventures, il se retrouve avec un assassinat programmé qui lui tombe quand même dessus à l'improviste, il n'a pas d'arme du crime sous la main, à part son revolver de service qui n'est pas la plus prudente. Il se sent comme un héroïnomane qui aurait touché sa marchandise en pleine nuit et n'aurait pas de seringue. Le drogué peut toujours sniffer en attendant mieux alors qu'il n'y a pas de demi-mesure pour un assassinat. Se présente, certes, la solution de voler un couteau ou une fourchette au buffet, mais ça n'en regorge pas vu que sont surtout proposés des canapés et des petits fours, et puis ce n'est pas l'arme rêvée pour un meurtre. Wallance est démuni mais il a un peu de temps, ce n'est pas en ce moment où tout le monde se précipite sur l'écrivain pour le féliciter qu'il va le liquider. Il va falloir rester avec lui toute la soirée à écouter sa conversation satisfaite, rude tâche que le commissaire se sent capable d'entreprendre, porté par la perspective du joyeux événement dont il a décidé qu'il conclura la fête.

Comme il est d'usage, le récipiendaire doit dire quelques mots.

– Mesdames, messieurs, merci. J'espère que, une fois de plus, vous ne vous êtes pas trompés et que *Meurtre d'une escort girl* aussi dépassera allégrement les cent mille exemplaires. Ça m'a l'air pas mal parti si j'en crois mon éditeur, à qui Christopher Plouf jette pour l'occasion un regard en s'interrompant pour que l'assemblée puisse l'applaudir, ce qui est fait. Je dédie ce prix à tous les policiers dont j'ai justement l'occasion en ce moment de connaître le travail aride et le

dévouement discret. Je le dédie surtout à mon éditeur parce que je crois que c'est lui qui en profitera le plus.

Rires. L'éditeur applaudit, tout le monde l'imité.

– Merci. Je vous jure que cette récompense m'incitera à continuer dans la voie qui est la mienne, à raconter sans concession des histoires abominables ancrées dans le social, à dénoncer le martyre des femmes violées et assassinées par des misogynes sans scrupules qui ne songent qu'à leur plaisir et leur intérêt. Et si certains sont choqués par la crudité de certaines scènes, je n'ai qu'une chose à leur répondre : regardez la réalité en face.

On croit que le lauréat va continuer, au point où il en est, mais il fait cinq pas pour saisir une flûte puis la boire en disant, provoquant de nouveau rires et applaudissements, encore plus enthousiastes cette fois-ci, sa déclaration correspondant à la préoccupation générale :

– Je déclare le champagne buvable et le buffet ouvert.

Népomucène Carouzon de la Tourne et Taxis et Judith Fil viennent dignement s'avouer vaincus auprès de Christopher Plouf pour ne pas avoir l'air mauvais joueurs, et Christopher Plouf rembarre l'un et l'autre sans s'en rendre compte, leur disant seulement, par manque de tact plus que par méchanceté :

– Vous ferez mieux la prochaine fois.

– Ah, maître, si vous saviez comme je suis heureux. Ça fait plaisir de voir ses efforts récompensés, dit Gou, sous-entendant avoir dû batailler pour convaincre les autres membres du jury de voter pour un tel génie, on sait comme cette catégorie d'écrivain est généralement méconnue de son vivant.

– Le ministre a lu une partie de votre roman personnellement et avec grand plaisir, vient dire, compliment suprême à ses yeux, le représentant du cabinet.

Tous ont les mains occupées, qui par une flûte, qui par un canapé. Christopher Plouf a peur qu'on lui salisse son beau costume (« Je ne vais pas l'envoyer à la teinturerie chaque fois que je le mets », dit-il à Wallance) de sorte qu'il essaie inhabituellement de garder ses distances mais chacun, tout en comprenant cette pudeur, tient à montrer son affection pour le vainqueur. Des idiots le congratulent de tous côtés, le commissaire se demande comment l'écrivain supporte ça, personnellement il ne réagirait pas bien dans un tel cas de figure qui a cependant peu de raisons de se produire en ce qui le concerne.

– Alors, Liberty, tu ne me félicites pas ?

– C'est vrai, Liberty, vous n'avez pas encore félicité le maître ? dit Gou, prêt à toute démagogie par amour combiné de la littérature et de l'alcool.

Wallance est toujours dans sa manie de ni tutoiement ni vouvoiement qui lui complique la conversation et lui rend rares les reparties spirituelles.

– Comment écrit-on « ancrées » dans « ancrées dans le social » ? trouve-t-il seulement à dire, la prétention de Christopher Plouf à rendre compte de la réalité l'exaspère peut-être plus encore que son manque de talent et sa vulgarité, pour

résumer.

– Est-ce que je sais ? dit l'écrivain. Ce n'est pas la remise des prix de la dictée de Bernard Pivot, ici, tu t'es trompé d'adresse, mon gourmand. Mais tu as raison, c'est ici que le buffet est le meilleur. Le meilleur auteur, ce n'est pas forcément celui qui a vingt sur vingt aux concours d'orthographe, laisse-moi un peu t'expliquer la littérature.

– Le maître a tout à fait raison, dit Gou. Il paraît que les manuscrits de votre Marcel Proust que vous mettez si haut sont truffés d'erreurs, et ça n'empêche pas que c'est un écrivain très honorable. L'art est libre, c'est pourquoi nous l'admirons tant, mettez-vous bien ça dans la tête, Liberty, ajoute le divisionnaire que le champagne, après tout son whisky quotidien, rend un peu professoral.

– A, n, c, r, é, non ? dit Christopher Plouf qui aimerait quand même autant ne pas avoir l'air d'un imbécile pris en flagrant délit. Ou e, n, c, r, é ? On ne peut pas les deux ? Sinon a, n, c, r, é, je l'ai tapé à l'ordinateur, de toute façon, ça n'a encre qu'à l'impression.

Wallance est atterré, comme d'habitude. Seul le crime le relie à cet auteur, s'il n'avait pas décidé de l'assassiner ils n'auraient vraiment rien à voir ensemble. L'écrivain est si entouré que le commissaire parvient à s'en dégager et échange même quelques mots avec des auteurs qu'il respecte et dont il constate avec plaisir, passé les compliments de prudence, qu'ils méprisent autant que lui Christopher Plouf et, pour plusieurs, avec de meilleures raisons. Pierre Lapoir, par exemple, qu'il admire tant, fait une critique en règle des intrigues et du style du lauréat à laquelle il n'y a pas un mot à reprendre. Ça flatte Wallance à qui l'ensemble de la journée a jusqu'à présent été moins profitable, un fugitif îlot de gratification dans un océan d'humiliations.

Le temps passe, Christopher Plouf s'enivre, et même le commissaire un petit peu. L'écrivain le traite comme un toutou, un porte-bonheur.

– Ne t'éloigne pas, Liberty. J'ai été associé à tes difficultés, je trouve tout à fait normal que tu participes à mon triomphe.

Christopher Plouf le fait ainsi venir pour le présenter à un inconnu à qui il dit :

– C'est Liberty. On s'est connus il y a trente ans même si je ne m'en souviens pas, quand j'ai commencé à travailler dans la maison. Lui aussi a réussi, à sa manière. Il est devenu commissaire, et pas n'importe lequel, le divisionnaire Gou m'assure qu'il en est très satisfait, même si Liberty a parfois la langue mieux pendue que ce soir. Bravo. Moi, j'ai vite réalisé que ma vie n'était pas dans cette maison, aussi respectable soit-elle.

– Je comprends, le démon de l'écriture, dit l'inconnu.

– Vous saisissez à demi-mot, approuve Christopher Plouf.

Wallance est sur le point de lâcher le morceau concernant la société de gardiennage, le viol collectif, les galères diverses, mais ça pourrait laisser

maladroitement croire qu'il a une espèce de rancœur envers la future victime. Il n'est jamais sage d'avoir un tel lien avec un assassiné, il se contente de sourire poliment.

Les gens s'en vont de plus en plus nombreux. Christopher Plouf persiste à réclamer la présence du commissaire auprès de lui, Wallance lui cède volontiers. Ils ne sont plus que quelques-uns.

– Mon alibi de cette nuit, tu te souviens, ma partenaire, eh bien elle a d'autres obligations pour ce soir, c'est son mari qui aura un bon alibi, cette fois-ci. Tu ne vas pas me laisser tout seul à fêter ça, Liberty. Tu es un bon camarade, toi, un vrai copain des bons et mauvais jours, dit l'écrivain avec cette affection propre aux ivrognes dont il va être bien puni.

– Bien sûr, dit Wallance.

– Je me demande si je ne suis pas un peu pompette, rigole encore l'écrivain. Je m'assiérais bien une minute et pas une chaise dans ce troquet. Défais-moi mon nœud papillon, Liberty, je n'ai plus les doigts assez sobres. Ça me serre, tu ne peux pas imaginer. C'est une arme du crime comme une autre. Je me demande combien de meurtriers ont tué leurs victimes au nœud pap, tu n'as pas ça dans tes statistiques ?

— Ouste, dit soudain Christopher Plouf, adossé au buffet pour se reposer un minimum.

Il le dit avec un mouvement de la main intimant l'ordre de déguerpir qu'aucun mouvement des pieds n'accompagne, il est le dernier à pouvoir bouger, bien éméché.

Ils ne sont plus que trois, le lauréat, Alfred Bertrand dit Népomucène Carouzon de la Tourne et Taxis et le commissaire qui est bloqué là par ses intentions assassines immédiates. Pour lui, la situation est compliquée. Il ne peut pas tuer Christopher Plouf devant l'autre écrivain, il ne peut pas non plus s'éclipser seul avec sa future victime au risque d'être, sinon suspecté, un homme de son calibre, du moins mêlé à l'affaire. En plus, il y a toujours cette arme du crime. Le nœud papillon, c'est fichu, l'écrivain a demandé à son confrère de le lui retirer et l'autre y est parvenu. Le schéma théorique se met vite en place dans l'esprit de Wallance : Christopher Plouf assassiné, le coupable sera Alfred Bertrand. C'est simple et, de toute façon, il n'a pas le choix. Ce n'est pas de chance pour l'auteur de *La Marguerite ensanglantée*, déjà pas récompensé dans la sale soirée, décidément, mais le commissaire n'a personne d'autre sous la main. Il va falloir penser à recueillir des indices pour laisser sur la scène du crime afin de donner une vraisemblance à son enquête. Parce que c'est trop facile, devant une victime, de dire tout à trac « Je sais qui a fait ça » et de courir à l'autre bout de Paris arrêter n'importe qui qu'on a de bonnes raisons de ne pas aimer, comme son boucher dont la viande n'est jamais tendre à souhait. Ça ne marche pas comme ça, dans la police. Il faut en outre un motif objectif. Les intuitions personnelles ont naturellement leur rôle à jouer, mais elles ne sont qu'une pièce du délicat puzzle qu'on appelle une enquête. Dans la tête de Wallance, l'affaire est claire, mais il reste toute la partie concrète qui le laisse pour l'instant moins

entreprenant.

Il ne s'inquiète cependant pas. Ce n'est pas non plus la première fois qu'il va assassiner ou arrêter quelqu'un. Ça s'est toujours très bien passé jusqu'à présent, pas de raison que ça change. Le commissaire sait comme l'aspect psychologique d'un meurtre est primordial. Tout devient plus compliqué dès qu'on tue sans réfléchir, sous le simple coup d'un accès de rage subit. Plus l'assassinat s'opère dans le calme et la sérénité et plus les opérations suivantes, à savoir sa propre innocence et la culpabilité d'un ou une autre, sont faciles à obtenir. Il a un peu bu mais moins que les deux romanciers. C'est encore lui qui a l'esprit le plus clair même si pas autant qu'il aimerait.

Ils finissent par sortir, Christopher Plouf marchant difficilement mais utilisant Liberty pour se soutenir quand il y a urgence.

– On ne va pas se quitter comme ça, dit l'écrivain dès qu'ils sont dehors. Je vous paie un petit verre pour la route chez Maxim's.

C'est contraignant, un assassinat. Wallance, qui préférerait être confortablement installé dans son lit, est forcé d'accepter. Par un triste paradoxe, aussi désagréable que soit la compagnie de Christopher Plouf, il faut bien passer du temps avec lui si on veut avoir une occasion de s'en débarrasser. Ça ne se fait pas à distance à moins d'ordonner un bombardement ou d'envoyer une lettre piégée, activités qui ne relèvent pas des compétences du commissaire.

Chez Maxim's, Alfred Bertrand fume comme un forcené. Wallance déteste ça, il n'est pas mécontent d'avoir tout à coup un mobile pour le décréter coupable. Ça apaise sa conscience, qui n'est jamais la part la plus virulente de son être. Le commissaire se croit au bout de ses peines quand Népomucène Carouzon de la Tourne et Taxis finit son paquet de Dunhill mais il en commence immédiatement un nouveau, il avait pris ses précautions. Profitant d'un de ces moments d'inattention générale qui sont légion vu l'état soûlographique des deux écrivains, écroulés sur leur banquette, Wallance met dans sa poche le paquet terminé et écrasé par Alfred Bertrand. S'il l'abandonne à l'endroit adéquat et trouve le moindre prétexte pour l'envoyer au laboratoire et demander qu'on compare les empreintes qu'on y détectera à celles du candidat malheureux au Revolver d'or, celui-ci sera scientifiquement coupable et bon courage à lui s'il reste campé sur son innocence comme seule ligne de défense. Avoir perdu le prix est un excellent mobile pour liquider le vainqueur, le fair play est la chose du monde la moins bien partagée. Le commissaire est soudain surpris, il n'y a jamais pensé auparavant, que les Jeux olympiques et la Coupe du monde de football ne provoquent pas plus d'assassinats collatéraux.

Christopher Plouf parle trop fort, fait du scandale, chantant :

– Je suis le champion, je suis le champion, je suis je suis je suis le champion.

Des clients se plaignent, on le fiche dehors. Sur le trottoir, pas fier, le lauréat propose un dernier verre toujours pour la route mais chez lui, ce qui logiquement

ne tient pas en ce qui le concerne. Alfred Bertrand n'en peut plus, veut refuser, mais Wallance insiste, il ne tient pas à ce que le concurrent vaincu s'innocente trop facilement. Ils trouvent un taxi, ils y vont. Christopher Plouf habite au dernier étage avec terrasse d'une tour de la place d'Italie, c'est à deux pas de chez lui qui demeure rue Jeanne-d'Arc, premier signe favorable de la journée même s'il ne sait pas encore comment l'interpréter, c'est-à-dire l'utiliser.

L'appartement de l'écrivain est du genre confort moderne, cent bons mètres carrés, avec des couleurs criardes aussi bien pour la moquette que sur les murs. Ce n'est même pas la peine d'avoir lu ses livres, on voit tout de suite que l'habitant n'est pas un artiste de premier ordre. Il a repris un peu de poil de la bête durant le trajet en taxi, il arrive à servir les boissons sans rien renverser. Il se vante de tout, d'avoir gagné et d'avoir résolu l'affaire de Karim Al Dirimi pas plus vieille que de ce matin. Il répète ses lieux communs à Alfred Bertrand qui n'y comprend rien, moins familier de ce fait divers somme toute sans importance, les médias ne s'y sont pas attardés.

– Et alors, le mec trouve que la poudre n'est pas bonne, il en reveut ou qu'on lui rende ses biftons, et l'autre lui rigole à la figure, tu imagines, un drogué qui en appelle au service après-vente. Et le malade qui a son cutter à la main le lui agite pitoyablement devant en pleurnichant pour lui faire peur, et comme la victime ne moufte pas, l'assassin te lui tranche la gorge d'un bon coup et te le dépouille de la marchandise, il savait où l'autre la cachait puisqu'il venait de la sortir pour lui, en trois minutes tu as l'assassin rassasié pour la nuit et le dealer démenagé du fichier de la petite délinquance au cimetière. Tu comprends ?

– Non, dit Alfred Bertrand avec une honnêteté qui n'est pas à l'honneur de son intelligence mais l'ivresse ne lui éclaircit pas les idées.

– Je vais te montrer. Je regarde d'abord dans mon calepin, je ne me souviens pas de tout précisément.

Ce qu'il appelle calepin est un carnet semblable à ceux qu'utilisent Wallance pour rendre compte de sa vie criminelle, exactement semblable comme il s'avère.

– Qu'est-ce que je lis là ? Ce n'est pas mon carnet.

Le commissaire a un instant de panique. Il sort de sa poche ce qu'il croyait être son carnet et qui est le calepin de Christopher Plouf, couvert de sa grosse écriture avec parfois de petits dessins vulgaires à prétention pornographique.

– Alors, qu'est-ce que tu écris de beau, Liberty ?

Wallance lui arrache le carnet des mains, l'autre veut résister mais il est trop ivre. Le commissaire impose l'échange, l'incident est clos mais montre mieux que n'importe quel discours prétentieux d'écrivain les dangers de la littérature, de l'écriture, du moins.

Christopher Plouf va chercher un cutter dans son bureau, fait lever Alfred Bertrand, sort la lame du cutter et mime les gestes et la prétendue conversation qui aurait mené à l'assassinat de Karim Al Dirimi. La lame passe deux centimètres

devant l'auteur qui n'a pas décroché la médaille d'or et dit juste, apeuré :

– Eh, attention.

– Lâche, ricane Christopher Plouf.

– Tu ne te rends pas compte. C'est que ça coupe drôlement, ces petites choses-là, dit Alfred Bertrand en prenant imprudemment le cutter en main et en l'examinant. Quand je pense que c'est en vente libre à la papeterie alors qu'il faut un permis pour mettre les pieds dans une armurerie.

La scène l'a dégrisé. Il veut rentrer chez lui. Il appelle un taxi, une Mercedes blanche dans dix minutes. Wallance décide d'utiliser ces dix minutes puis les dix suivantes au mieux.

— Bon, j'y vais, je suis juste à quelques minutes à pied, dit le commissaire dès qu'Alfred Bertrand a raccroché.

Il veut éviter que l'autre descende avec lui attendre son taxi, c'est l'idéal de le laisser seul avec la future victime. Christopher Plouf l'embrasse, veut le retenir, lui fait promettre de revenir maintenant qu'il connaît le chemin, ce qui laisse penser que, au rebours de ce qu'il prétend, il ne mène pas une vie sociale si prolifique. En bas, Wallance marche jusqu'au coin et attend. Il fait froid comme tout, il prie pour que le taxi soit à l'heure. C'est le cas. Il voit Alfred Bertrand monter dedans et la voiture s'éloigner et retourne chez celui dont *Meurtre d'une lesbienne de choc* promet d'être le dernier roman et le premier posthume.

— Alfred, dit-il seulement à l'interphone.

— Je te manque tant que ça ? dit en ouvrant Christopher Plouf dont l'ivresse, banalement, ne diminue pas la prétention à l'humour.

L'écrivain est tellement abruti par l'alcool qu'il ne manifeste aucune surprise à voir apparaître le commissaire plutôt que son collègue, manifester quoi que ce soit semble temporairement au-dessus de ses forces.

— Ah, Liberty. C'est toi qui viens m'apporter le bonjour d'Alfred ?

Wallance est agacé par l'état de Christopher Plouf. Généralement, quand les nerfs du commissaire sont touchés, ça ne fait que hâter l'assassinat. Mais tuer un ivrogne a quelque chose de piteux, ça ne donne pas la plus haute image de soi à l'assassin, avec en plus le risque que la victime soit complètement passive et se retrouve morte sans avoir compris rien à rien. Ce n'est pas que Wallance soit favorable à des combats au corps à corps mais enfin, tous les spécialistes le savent, policiers ou romanciers, il faut un minimum de complicité entre l'assassin et l'assassiné pour que l'acte prenne tout son sens. Or le commissaire est pressé, il faut calculer serré entre l'heure du coup de téléphone à la société de taxis, celle où

le légiste, même si on ne devrait pas trouver le corps rapidement et qu'il sera sans doute trop tard pour que le médecin finisse à un quart d'heure près, dira que la mort s'est vraisemblablement produite, et celle où la voiture a effectivement embarqué Alfred Bertrand, l'assassin, devant l'immeuble.

– Qu'est-ce qui me vaut l'honneur, Liberty ? dit Christopher Plouf, les vêtements débraillés mais pas encore déshabillé.

– La reconstitution du crime de la nuit dernière, j'ai trouvé ça très convaincant. Je peux essayer.

– Bien sûr, dit l'écrivain, flatté, qui reprend son cutter en main et s'apprête à faire semblant de trancher la gorge du commissaire.

– Non, moi, pour que je me rende bien compte.

Wallance saisit le cutter dans la main de Christopher Plouf qui résiste un peu mais il n'est pas de force.

– Alors, ça se serait passé comme ça ? dit le commissaire.

Il n'attend même pas d'avoir retiré ses gants pour sortir la lame et agiter à son tour l'arme devant la future victime, aussi ignorante des événements à venir qu'à dû l'être le dealer.

Wallance goûte durant ces quelques instants une joie particulière et immense que ne peuvent connaître que ceux qui, comme lui, depuis plus de vingt-huit ans, ont assisté à des dizaines de reconstitutions de crimes en présence de suspects et sous les ordres d'un juge qui, ayant le pouvoir, estime qu'il a aussi la compétence. Souvent, ces scènes s'opèrent sous la pluie ou la neige ou au contraire en plein soleil de plomb, les conditions météorologiques ne sont pas un motif d'annulation tellement ces rendez-vous sont compliqués à mettre sur pied. Ça ne sert jamais à rien qu'à déranger, c'est d'une inefficacité absolue. Quelquefois, le juge marmonne à la fin « Ah, je comprends mieux », mais, le plus souvent, il lâche « Ça ne nous avance pas à grand-chose », phrase qui sonne en plus comme un reproche à l'égard de la police alors que, si on l'avait laissé faire sans l'enfermer minutieusement dans le cadre étiqué de la stricte légalité, elle serait arrivée à de tout autres résultats. Il faudrait expliquer aux magistrats qu'une enquête n'est pas un concours dont le vainqueur serait celui qui a le mieux respecté la procédure, c'est un acte de défense de la société dont le but est d'offrir aux citoyens la justice et la sécurité maximales, et évidemment que cette cible est mieux atteinte quand on a arrêté un coupable que quand on s'est contenté de bien traverser dans les clous, ne molestant aucun suspect et respectant impartialement tous les délais.

– J'en suis sûr, dit Christopher Plouf qui n'en mène pas large et étire son cou en arrière, c'est vrai que ça fait peur pour la sécurité dans les lycées et collèges, tous ces papetiers qui écoulent leurs cutters chez les jeunes. Ça s'est passé comme ça, Liberty.

– Ça se passe comme ça, romancier de merde, dit Wallance en lui tranchant la gorge et en appuyant sur le « passe », au présent, comme pour corriger une

dernière fois la grammaire défaillante de l'écrivain qui sait maintenant ce que le commissaire pense de son œuvre s'il ignore définitivement si son assassin usait à son égard du tutoiement ou du vouvoiement.

Comme le corps s'effondre par terre, Wallance répète « Merde ». C'est que le sang a jailli partout et sali sa chemise pire que le chocolat d'Emily, lui donnant rétroactivement un nouveau mobile même si c'est indéfendable en pure logique.

Il laisse le paquet de cigarettes sur la table basse, juste devant le siège où était assis Alfred Bertrand, afin qu'il soit vraisemblable qu'il ait juste oublié avoir abandonné cette pièce à conviction. Puis il sort et rentre chez lui après avoir placé par terre, près du cadavre, le cutter sur lequel ses mains gantées n'ont pas dû effacer les empreintes d'Alfred Bertrand, décidément piètre assassin mais les policiers n'ont pas à résoudre que des crimes parfaits comme dans les films ou les romans. La majorité des meurtres, en vérité, sont très mal faits, et les coupables, souvent bien bêtes, ne méritent nul apitoiement sur leur sort.

À peine dans son appartement regagné à grandes enjambées en quelques minutes, le commissaire, chez qui c'est bien chauffé, se met torse nu pour laver immédiatement sa chemise plus ensanglantée que la marguerite du titre de Népomucène Carouzon de la Tourne et Taxis. Il s'active dans l'évier depuis plusieurs minutes quand on sonne à sa porte.

– Qui est là ?

– Excusez-moi de vous déranger à cette heure, c'est le voisin du troisième. Pardonnez-moi, j'ai un mal de tête épouvantable et je n'ai plus d'aspirine à la maison. Comme j'ai entendu l'eau couler, j'ai pensé que vous ne dormiez pas et je me suis permis de monter à tout hasard, s'il vous plaît.

Ce voisin agace injustement Wallance parce que ses canalisations ou on ne sait quoi à lui fuient en dessous, donnant à l'autre des raisons de se plaindre¹. Le commissaire soupçonne en plus l'homme du troisième de vouloir à tout prix s'introduire chez lui où il n'y a rien de mystérieux sinon la volonté du locataire de ne pas y laisser pénétrer volontiers qui que ce soit.

– Je vais voir, dit Wallance sans ouvrir.

Il trouve du Doliprane et de l'aspirine et ne possède aucun mobile de ne pas soulager une souffrance humaine. Il ouvre la porte et tend les deux plaquettes au voisin en pantoufles et pyjama, son trousseau de clés à la main.

– Merci, dit le type et, au mépris de toute politesse, d'autant plus que le commissaire ne s'est compromis que pour lui rendre service, fait un pas en avant pour s'écrouler dans un fauteuil. Pardon mais je ne me sens pas bien, ça m'a tué de monter un étage avec ma fièvre. Je ne reste qu'une minute, ne vous inquiétez pas, pour reprendre des forces.

– Vous voulez que j'appelle SOS Médecins ? dit Wallance, mû cette fois-ci plus par l'égoïsme que la solidarité. Ça doit être plus facile de redescendre chez vous que de monter chez moi, je peux vous accompagner.

– Je vois bien que je vous dérange, répond à côté le voisin. Vous étiez en train de vous coucher que je vous trouve torse nu. Dites-moi, vous n’êtes pas un maigre. Ah, c’est votre chemise que vous laviez, cette eau qui coulait.

Et le type se lève, comme soudain guéri, non pour sortir comme le croit d’abord Wallance mais pour aller regarder la chemise essorée.

– Il reste une tache, dit-il.

Le commissaire ne regarde pas la chemise mais le voisin, pensant d’abord à le tuer et abandonnant à plus tard de chercher un alibi et un coupable, au mépris de toutes les règles de sécurité, quand le malade continue :

– Je parie que c’est du chocolat. Rien ne part aussi mal que le chocolat des machines à café. Je ne sais pas ce qu’ils mettent dedans mais ça ne donne pas envie d’en boire. J’ignorais que vous étiez gourmand.

Wallance estime qu’en effet l’autre n’avait pas à le savoir mais, pour la première fois de la journée, monte en lui un sentiment affectueux, reconnaissant même, sans arrière-pensée, pour Emily Lavraut. Le sang naturel salit plus spectaculairement mais moins durablement que le chocolat industriel qui lui donne une si incontestable raison de laver sa chemise d’urgence.

1. Voir *L’Apprentissage*.

« Vous n’auriez pas une petite intuition,

commissaire ? »

Quand Wallance arrive au bureau le vendredi 5 mars 2004, Christopher Plouf n’est pas encore là. Personnellement, ça ne le surprend pas, mais les autres ne font pas preuve du même fatalisme.

– Vous croyez qu’on a dit quelques chose qui ne lui a pas plu, commissaire Liberty ? dit Fagis. À la fois, c’est vous qui lui avez parlé le dernier, ajoute-t-il pour faire tomber la responsabilité sur son supérieur dont tout le monde sait maintenant qu’il a été convié pour la première fois à la remise du Revolver d’or.

Car le retard de l’écrivain provoque une certaine tristesse au bureau, qui aurait cru les policiers si snobs ? Mais Christopher Plouf les change de leur train-train de viols et de meurtres, on le sent proche de soi malgré son talent et sa vie d’artiste.

– Il m’a juré qu’il viendrait me reparler dès ce matin, il paraît qu’il avait à me dire des choses qui m’intéresseraient beaucoup, dit Nathalie Malicorne.

Wallance est furieux que l’écrivain ait profité de la bienveillance policière qui lui a permis de décrocher une sorte de stage dans la maison pour draguer si effrontément la jeune Guadeloupéenne, d’autant que lui-même n’est encore arrivé à rien avec elle et qu’il lui semble bien qu’il pourrait ne pas venir les trois

prochains mois sans qu'elle s'en émeuve.

Même Lavraut dit :

– Il ne faudrait pas qu'il soit fâché avant que je lui aie fait dédicacer les exemplaires pour Martine.

À onze heures, Gou vient en personne dans le bureau du commissaire juste pour demander, inquiet comme un enfant :

– Il m'avait promis qu'on prendrait le petit-déjeuner ensemble. J'ai appelé plusieurs fois et ça ne répond pas. Vous non plus, vous n'avez pas encore vu notre lauréat, Liberty ?

– Je suppose qu'il a dû fêter son titre jusque tard dans la nuit. Quand je les ai laissés à son domicile, Népomucène Carouzon de la Tourne et Taxis et lui étaient déjà bien partis.

Le divisionnaire estime que Christopher Plouf a toutes les raisons de lui être reconnaissant mais n'ignore pas les bruits contradictoires courant sur la moralité des artistes, et il redoute que, maintenant que l'écrivain n'a plus rien à attendre de lui, le résultat du prix ayant été proclamé, il le traite soudain avec une désinvolture qui abattra tout son prestige aux yeux de ses subordonnés. Il ne veut ni avoir l'air d'un imbécile ni avouer des soupçons que les faits démentiront peut-être et qu'il serait alors honteux d'avoir eus.

Pour sa part, Wallance est partagé. Il a la volonté qu'on trouve le cadavre au plus vite, avec tout le mal qu'il s'est donné en jonglant avec les minutes pour mieux enfoncer l'écrivain concurrent par les conclusions du légiste. Il y a toujours une telle part d'arrogance chez un assassin, même le plus modeste, le plus dévoué à une mission d'intérêt général dont il sait bien qu'elle le dépasse. D'un autre côté, si jamais il a fait une bêtise, c'est aussi bien que la découverte du corps survienne le plus tard possible, quand il sera beaucoup plus compliqué de remonter avec certitude et précision dans le temps.

– Peut-être qu'il ne se sent pas bien. Vous devriez y passer, Liberty, dit le divisionnaire pour ménager son avenir dans l'espoir de ne faire montre d'aucune suspicion explicite tout en obtenant des informations.

– Je vous accompagne, commissaire Liberty, dit Fagis avant que Wallance ait répondu oui.

– Moi aussi, j'ai trop peur qu'il lui soit arrivé quelque chose, dit Nathalie Malicorne en usant du privilège de la sensibilité féminine même si ce sentiment n'est pas systématiquement reconnu à sa juste valeur par ses collègues.

– C'est moi qui conduirai, dit Lavraut qui réagit moins vite mais ne veut pas laisser perdre son lien de collaborateur privilégié du commissaire.

– C'est la première fois qu'un écrivain remporte trois fois le Revolver d'or, dit Nathalie Malicorne dans la voiture. On ne s'en rend pas compte parce qu'il reste tellement simple et disponible avec nous mais Christopher Plouf est un génie,

peut-être.

– Comme Shakespeare et Victor Hugo, ajoute Fagis qui sait que Wallance aime la littérature et ne perd jamais une occasion, aussi infructueuse soit-elle, de tâcher de flatter un supérieur.

– Vous avez eu le bonheur de fêter son succès avec lui hier soir, commissaire ? dit Lavrout qui prend comme un honneur personnel celui de son chef.

– Je suis parti vers une heure du matin, il était encore avec Népomucène Carouzon de la Tourne et Taxis, dit le commissaire.

Il ne prononce cette phrase qu'après mûre réflexion, tant tout ce qu'on dit compte quand on organise d'un même mouvement un assassinat et son châtement. S'il dit immédiatement « Je suis parti à une heure sept », cette précision pourrait être perçue comme l'indice qu'il sait déjà qu'il est confronté à une affaire criminelle, vu que c'est seulement dans ces cas-là qu'on réclame une telle précision, et il préfère donc rester dans le vague. Dans le même état d'esprit, il répète que l'auteur de *La Marguerite ensanglantée* était sur les lieux comme désinvoltement, pour ne plus avoir à en parler lui-même mais qu'un collaborateur s'en souviennne pour lui le moment venu, son rôle ne consistant alors qu'à dire « Mais non, je ne peux pas y croire » sur un ton que, sans être à proprement parler cinéphile, il a vu suffisamment de polars pour maîtriser parfaitement.

– Il avait bien bu, il n'était pas beau à voir, ajoute-t-il parce que, même mort, il trouve que Christopher Plouf suscite encore un peu trop d'admiration.

– Ça, les artistes, ils savent faire la fête, dit respectueusement Nathalie Malicorne.

– C'est un peu comme vous, les Guadeloupéennes, dit Fagis, qui est assis à côté d'elle derrière, en lui donnant un coup de coude rigolard et complice dans un rein.

– Je vous en prie, Fagis, pas de racistes dans la police, dit Wallance, énervé de l'échec de sa tentative de démystification.

– Mais il ne dit rien de mal, commissaire, dit Nathalie Malicorne. C'est vrai que chez moi aussi, on aime bien boire et danser.

– Martine aussi, elle adore danser, dit Lavrout.

– C'était orange, tu aurais très bien pu avancer, dit Wallance quand Lavrout, qui n'a pas mis le gyrophare, s'arrête légitimement au feu rouge.

Vu le tour que prend la conversation, le commissaire aimerait autant arriver le plus vite possible, qu'on découvre le cadavre, que Nathalie Malicorne pleure si elle doit pleurer et qu'on passe aux choses sérieuses. On ne va pas mener l'enquête dans une ambiance de colonie de vacances.

Arrivés devant la porte, ils sonnent et, naturellement, personne ne vient ouvrir.

– Vous croyez qu'il dort encore ou qu'il lui est arrivé quelque chose, commissaire ? dit Lavrout.

– Je n'en sais rien, dit Wallance.
– Vous n'auriez pas une petite intuition ? insiste son collaborateur.
– C'est vrai, tu ne connais pas encore les pressentiments du commissaire Liberty, dit Fagis à Nathalie Malicorne, la nouvelle.

Encore une fois, Wallance hésite. Il aimerait bien se faire valoir devant la Guadeloupéenne mais il ne faut pas être imprudent pour une jeune fille devant qui ça ne rapportera quand même peut-être rien.

– Je ne serais pas étonné qu'il cuve son vin, et pas étonné non plus qu'il ait des ennemis actifs, dit Wallance qui a parfois lui-même cette morgue de la hiérarchie dont nul subordonné n'est en droit de critiquer l'illogisme qui l'exaspère à juste titre tant chez le divisionnaire.

Un serrurier vient d'urgence leur ouvrir la porte. Autant le commissaire déteste que qui que ce soit vienne espionner chez lui, autant ça le ravit de regarder chez les autres en l'absence de tout habitant vivant. Il est douze heures quarante-quatre quand Fagis découvre le cadavre, se faisant une gloire d'être le premier alors qu'il aurait fallu être aveugle pour ne pas le voir à un moment ou à un autre et qu'il a juste glissé dans l'entrée sur le sang qui a coulé du salon. Il tombe dans la flaque, ce qui réjouit Wallance comme une vengeance, il a toujours sur le cœur sa chute de Stalingrad même si Christopher Plouf n'est plus le mieux placé pour en rire.

– Ne vous inquiétez pas, dit-il pourtant gentiment quand Fagis essaie de regarder la tache sur le pantalon au niveau de ses fesses. C'est spectaculaire mais ça part plus facilement que du chocolat. Ou du riz, ajoute-t-il bizarrement, parce qu'il a prévu de s'en préparer pour ce soir et que, aussitôt fait, ça lui a paru une gaffe d'évoquer uniquement le chocolat.

– Mon Dieu, que les gens sont méchants, dit Nathalie Malicorne, justifiant l'embuement de ses yeux en tirant sur la corde de l'émotivité de son sexe.

– Quelle horreur, dit Fagis.

– C'est affreux, dit Lavraut.

Depuis qu'il a découvert le cadavre amputé et violé de la petite Olga, sept ans, en 2001, c'est la première fois qu'un assassiné provoque autant d'indignation chez les collègues qui accompagnent Wallance. Il lui semble que c'était plus justifié pour la fillette.

– Ne touchez pas à ce paquet de cigarettes, dit-il à Fagis parce que l'imbécile a pris en main le carton vide sur lequel il a délicatement laissé les empreintes d'Alfred Bertrand. C'est un indice, Christopher Plouf ne fumait pas.

Et Wallance retire lui-même le paquet des mains de Fagis puisqu'il vient de se souvenir que ses empreintes à lui y sont déjà, trois policiers seront maintenant témoins, si besoin est, qu'il y a une bonne raison.

– Et Népomucène Carouzon de la Tourne et Taxis, il fume ? demande Fagis avec ce sentiment de poser la bonne question, ce ton qui montre qu'on devrait le féliciter sans même attendre la réponse qui est en fait l'apanage des arrivistes qui

n'y arriveraient pas si la soumission n'était devenue le meilleur moyen de faire carrière.

– Oui, mais je ne peux pas y croire, dit le commissaire immédiatement mécontent de son ton, surjoué, il espère pouvoir obtenir une seconde prise.

Lavraut a téléphoné, Murat sera là dans une minute pour déterminer l'heure de la mort.

Dans les assassinats dont il est responsable, cette période de l'enquête est toujours un peu fastidieuse pour Wallance qui n'a rien à apprendre et doit faire semblant d'écouter ce qui ne l'intéresse absolument pas.

– Ça tombe bien, dit Murat avant même de dire bonjour. Un pauvre gamin vient de se faire massacrer par son père à deux pas, j'ai beau être blindé j'aime autant ne pas aller déjeuner tout de suite après. Vous auriez vu ça, un massacre. Ici, ça m'a l'air la routine, ajoute-t-il en s'agenouillant au-dessus du cadavre.

Fagis, qui a trouvé le cutter avec la même fierté que le corps, le lui présente déjà sous plastique comme arme vraisemblable du crime et le légiste approuve.

Murat s'est relevé et dit à Wallance :

– Vous vous souvenez, l'autre jour, comme je lui ai dit que son légiste ne tenait pas debout. Je n'ai pas voulu insister par politesse mais c'est moi qui avais raison, il ne va plus venir dire le contraire. Mais ce qu'il faisait dire à son médecin, c'est comme si je disais « Il est mort cette nuit à une heure seize », on ne peut jamais savoir. Je le verrais bien mort, comme ça, officieusement, entre minuit et demi et deux heures.

– Quand je l'ai quitté à une heure sept, il était toujours vivant, dit le commissaire qui a regardé sa montre après le crime, cette nuit, il était une heure seize, exactement l'heure qu'a dite Murat, pour une fois que le légiste est précis ça ne l'arrange pas.

– Alors disons entre une heure sept et deux heures.

– On avance, dit Fagis qui croit que volontarisme et optimisme sont les deux mamelles de l'ambitieux.

Au commissariat, c'est la désolation. Christopher Plouf avait su se rendre sympathique à tout le monde, l'hypocrite. On croirait presque que c'est un collègue qui a été abattu, et cumulant les avantages d'être une personnalité et hors hiérarchie, de sorte qu'il ne prenait la place de personne. La peine générale est en plus sincère.

Wallance, Lavraut, Fagis et Nathalie Malicorne n'en finissent pas de raconter ce qu'ils ont vu aux policiers qui n'ont pas été sur les lieux.

– Il a été pris en traître, dit la jeune femme. Sans doute qu'il ne pensait qu'à être content et faire la fête, il n'a pas eu le temps de se défendre alors que c'était le genre d'homme à être courageux, ajoute-t-elle sans autre argument que sa sympathie suspecte, la sexualité n'y est sans doute pas étrangère, envers la victime.

– J'entre, et tout de suite je vois le cadavre allongé par terre, du sang partout, raconte une fois de plus Fagis en Christophe Colomb de l'assassinat, comme si le meurtre n'existait pas bien avant qu'il le découvre.

– Il n'a pas eu sa chance, dit Lavraut. Un coup de cutter bien aiguisé convenablement appliqué sur la gorge, personne n'y résiste.

– Ce drame nous atteint tous, dit le commissaire pour justifier l'émotion de ses subordonnés, qu'elle ne concerne plus seulement Christopher Plouf mais s'inscrive dans un cadre général.

L'information est maintenant officielle, les médias se manifestent.

– Passez-le-moi dans mon bureau, dit Gou quand on l'informe qu'un journaliste d'un grand quotidien est au bout du fil.

Le divisionnaire, qui est venu se mêler à la douleur de ses hommes, retourne chez lui, préférant que ses déclarations n'aient pas de témoins. Quand elles auront

paru dans le journal, il pourra toujours les démentir officiellement.

– Je vais tout vous dire, j'ai confiance en votre sensibilité et votre délicatesse, dit Gou, bien installé dans son fauteuil, au journaliste qu'il ne connaît pas. Quand je n'ai pas vu le maître au petit-déjeuner, alors que nous avions rapidement pris cette excellente habitude de le partager, j'ai immédiatement pensé que quelque chose de grave était peut-être survenu. Sans perdre un instant, j'ai demandé à un collaborateur de s'en occuper, le commissaire Wallance qu'on appelle chez nous Liberty à cause du film *L'homme qui tua Liberty Valance*, c'est assez spirituel, non ? En plus de l'immense écrivain qu'on sait, Christopher Plouf était un être d'une exquise politesse. J'ai eu la chance de devenir son ami. Mon ami, lui l'était depuis que, un des premiers, avant que le livre rencontre un large public, j'ai lu *Meurtre d'une jolie terroriste*. J'ai tout de suite vu que l'auteur n'était pas n'importe qui et je n'ai pas été étonné de tout ce qui est arrivé par la suite. Remarquez que cet assassinat survient la nuit même où Christopher Plouf a reçu pour la troisième fois, cas unique, le Revolver d'or de la littérature d'évasion. Il se trouve que j'étais au jury et, je n'ai pas peur de le dire, j'ai dû me battre pour que le meilleur soit récompensé. Certains jurés, dont je tairai le nom mais qui ne doivent pas se regarder volontiers dans leur miroir aujourd'hui, mettaient en avant on ne sait quelles réserves littéraires et morales pour promouvoir d'autres candidats, certes très méritants également, mais dont on ne sache pas qu'aucun ait été assassiné aujourd'hui. Tant mieux, d'ailleurs, ajoute-t-il, sentant qu'il s'est un peu embrouillé.

– Le commissaire Wallance, dites-vous, dit le journaliste qui, usant de cet exorbitant pouvoir de censure dévolu aux médias et dont bien d'autres ont été victimes avant Gou, estime unilatéralement que les opinions du divisionnaire n'ont pas le moindre intérêt pour ses lecteurs.

– Oui, si vous voulez, dit avec une feinte condescendance Gou qui regrette de l'avoir cité par générosité, il aurait aussi bien pu ne parler que de lui-même.

Le journaliste appelle Wallance. Généralement, on dessaisit rapidement le commissaire, trop colérique, des affaires risquant d'intéresser les médias, mais ça s'est produit ici d'une façon si particulière qu'il n'y a pas moyen de le faire. Wallance vomit les journalistes, pour lui cette profession relève de la même clique que les avocats, des gens payés pour faire des phrases, coupés du monde réel, de l'action.

– C'était un écrivain très estimable, croit utile de mentir Wallance, s'imaginant que les goûts et les couleurs se discutent et qu'il deviendrait plus suspect s'il disait la vérité. De son vrai nom, cependant, ajoute-t-il car il ne peut pas s'en empêcher, il ne s'appelait pas du tout Christopher Plouf mais Christophe Plouf, je vous le dis en confidence.

Dans tous les articles ainsi qu'à la radio et à la télévision, il sera précisé que le nom de baptême de la victime était Christophe Plouf. Mais, est-ce la faute de

l'auteur ou de correcteurs venus après lui et croyant bien faire ? dans trois articles il y aura une coquille et on lira énigmatiquement « Christopher Plouf, dont le vrai nom était Christopher Plouf ».

– Y a-t-il un suspect comme la rumeur en court ? demande le journaliste avec cet intérêt des gens de média pour l'aspect le plus brutal d'une affaire.

– On ne sait encore rien de sûr, dit Wallance qui adore se payer le luxe de l'impartialité apparente.

– Parce qu'on raconte que vous avez laissé Népomucène Carouzon de la Tourne et Taxis seul avec la future victime quelques minutes avant le meurtre.

Le commissaire, dont la susceptibilité exagérée est un des motifs pour lesquels sa hiérarchie tâche de le tenir à l'écart de la presse, prend la phrase comme un reproche. Il y lit un sous-entendu, que rien ne serait arrivé s'il n'avait pas abandonné Christopher Plouf. Cette unique phrase serait alors un tissu de mensonges à elle toute seule, d'abord parce qu'elle ne respecte aucunement le déroulé véritable des faits, mieux aurait valu pour l'écrivain que Wallance ne lui impose pas sa propre présence, et ensuite moralement, ce n'est certes pas le genre du commissaire de se décharger d'un assassinat sur qui que ce soit, quand il a quelqu'un à tuer il est assez malin pour le tuer lui-même.

– Je respecte trop la liberté de la presse, dit Wallance qui la méprise, pour vous empêcher d'écrire quoi que ce soit sous prétexte que c'est faux. Népomucène Carouzon de la Tourne et Taxis, dont je vous rappelle que le vrai nom est Alfred Bertrand (dans un des articles, cette fois-ci l'auteur est de toute évidence plus en cause que la correction qui aurait cependant pu le remarquer, on lira « Alfred Bertrand, dont le vrai nom est Népomucène Carouzon de la Tourne et Taxis »). Nous l'entendrons ici même dans un très proche avenir. En attendant de connaître moi-même ses explications, je ne peux que vous inciter à patienter.

Si le commissaire déteste les premiers temps de l'enquête, dans les assassinats qu'il a commis, où les autres ne cessent de prétendre découvrir des faits et des indices qui lui sont déjà familiers, l'étape suivante, où un innocent brutalement désigné coupable tente de se tirer d'affaire, suscite toujours sa curiosité, quand bien même elle est immanquablement déçue, l'individu, dix fois sur dix, comme amputé de toute imagination, restant accroché à une innocence de façade que le commissaire n'a aucun mal à démonter.

– Vous n'allez pas me dire que l'enquête n'en est nulle part ? insiste le journaliste, estimant que la grossièreté fait partie intégrante de son travail quand il s'agit de combattre la réserve égoïste de certains de ses interlocuteurs préférant leur tranquillité personnelle à la démocratie de tous.

– L'enquête, elle est là, dit le commissaire, soudain fou de rage à l'idée de recevoir des leçons de ce petit monsieur, en tapant du doigt sur son cerveau, geste, comme la plupart des gestes à part raccrocher, dont l'efficacité au téléphone est nulle.

– Où ? Elle est où, l'enquête ?

– Elle est là où elle doit être et nulle part ailleurs. Elle est plus à sa place dans le cerveau du commissaire Wallance que dans les colonnes de votre journal. Je ne peux rien vous dire de plus mais elle ne sera pas longue, l'enquête, et je ne demande pas mieux que vous rappeliez demain pour vous excuser.

Il se rend compte qu'il aurait mieux fait de ne pas perdre son calme mais, comme toujours, cette prise de conscience vient un chouïa trop tard, son calme lui a bel et bien échappé quelques instants.

– C'est vrai qu'on vous appelle Liberty ? Je peux l'écrire ? dit le journaliste, feignant de vouloir arranger les choses.

– J'aimerais mieux pas, dit Wallance.

La question et sa réponse seront dans le journal.

Gou entre dans son bureau pour faire cesser la communication. Aussi piètre enquêteur soit-il en général, il a compris cette fois-ci que c'était la presse au bout du fil, son subordonné n'a pas à s'éterniser. Comme quoi, quand il se sent vraiment concerné par une affaire, le divisionnaire n'est pas plus bête qu'un autre.

– Convoquez-moi *La Marguerite ensanglantée* immédiatement, rien que ce titre pourra être retenu contre lui, avec tout le sang que vous m'avez raconté chez ce pauvre Christopher, dit Gou.

– Pourquoi *Marguerite* ? dit Wallance, souvent prêt à tout pour déplaire à son supérieur.

O n joint rapidement l'écrivain survivant qui accepte immédiatement, sans même comprendre qu'il n'a pas le choix, de courir au commissariat. Il ne lui échappe pas qu'il est un témoin important, la dernière personne à avoir vu Christopher Plouf vivant à part l'assassin, sans se rendre compte qu'il est le coupable. Avec un manque de clairvoyance qui situe son talent de romancier, il ne saisit même pas l'atmosphère hostile qui pèse à son encounter quand il doit traverser des bureaux avant de pénétrer dans celui de Wallance.

– Ce n'est pas par hasard si *Meurtre d'une escort girl* a décroché le Revolver d'or, c'est que c'est un chef-d'œuvre d'une autre qualité que *La Marguerite ensanglantée*, dit Nathalie Malicorne qui n'a lu ni l'un ni l'autre.

– Christopher Plouf n'était pas jaloux. Il n'avait pas de raison, lui, dit Fagis.

Gou s'est déplacé jusque chez Wallance pour assister à l'interrogatoire. Il n'aime pas qu'ils aient lieu dans son bureau à lui, quelquefois le suspect a des gestes emportés et casse tout ce qui lui tombe sous la main, ou se contente de mettre le désordre mais les lieux n'en demeurent pas moins inhabitables jusqu'au passage de la femme de ménage.

– Ici, vous n'êtes pas Népomucène Carouzon de la Tourne et Taxis mais tout simplement Alfred Bertrand, dit le divisionnaire.

Gou a du respect pour tous les écrivains, mais quand même plus pour les gagnants que pour les losers.

– Je ne suis resté que quelques minutes après votre départ, dit Alfred Bertrand à Wallance quand on lui demande ce qu'il croit encore être un simple témoignage. Le taxi n'a pas tardé et, en dix minutes, j'étais chez moi. Ça roule bien, à cette heure-ci. Vous pouvez vérifier.

– D’après l’heure de la mort telle qu’elle a été scientifiquement fixée, vous avez très bien pu tuer ce pauvre Christopher Plouf avant de monter dans la voiture, dit Wallance. Un alibi pour une heure qui n’est pas celle du crime, ça ne nous intéresse pas.

L’écrivain commence à comprendre ses ennuis.

– Vous étiez jaloux de ne pas avoir remporté le Revolver d’or, dit Gou. J’imagine votre rage quand vous avez été certain qu’une récompense si prestigieuse vous avait échappé.

– Mais c’est truqué, ce prix. Christopher Plouf faisait systématiquement ami-ami avec les jurés pour augmenter ses chances, sans compter les pressions de son éditeur. Moi aussi, quand j’avais le même, j’ai eu le Revolver d’or pour *Un crime dans la montagne* et je n’en suis pas plus fier que ça. Dès que j’en ai changé, je n’ai plus jamais été primé. La littérature et le talent n’ont rien à voir là-dedans.

Ces insinuations contre le jury sont de la plus grande maladresse. Le commissaire, Fagis, Wallance et Nathalie Malicorne sont tous présents car l’assassinat cause tant d’émotion qu’il est presque syndicalement nécessaire que beaucoup de monde participe à l’interrogatoire, pour pouvoir raconter ensuite et que personne ne soit privé des informations. Tous les quatre lèvent un œil soupçonneux sur le divisionnaire quand Alfred Bertrand tâche de jeter la suspicion sur la régularité du Revolver d’or.

– C’est vous qui êtes suspect, pas moi. Ne détournez pas l’interrogatoire, dit Gou, affreusement vexé. C’est incroyable, cette audace. Vous me le paierez cher.

– Qui c’est ? dit Alfred Bertrand à Wallance, augmentant la rage du divisionnaire de ne même pas avoir été remarqué la veille, qu’une personne aussi importante qu’un membre du jury soit passée inaperçue aux yeux d’un candidat, pas étonnant que cet insensé n’ait rien gagné.

– Je suis le commissaire divisionnaire Gou, dit le commissaire divisionnaire Gou en estimant accabler le pauvre écrivain sous ce titre.

– Je vois bien que vous n’êtes pas Sherlock Holmes, dit l’écrivain.

Ça augmente la rage du divisionnaire qui ne comprend pas bien ce que ça veut dire mais imagine une mise en cause de son talent. Il ne connaît le détective du 221b Baker Street que de réputation. Sa mère lui en avait bien offert un volume quand il était adolescent mais il n’a pas eu envie de le lire tout de suite et après le livre a dû se perdre quand il a déménagé, quittant le domicile familial pour s’installer avec sa première femme, et ça le faisait rager de racheter le même livre qu’il avait déjà eu.

Wallance, de son côté, est enchanté de garder son calme. Il n’a aucun compte personnel à régler dans cette affaire. Il faut un coupable, c’est Alfred Bertrand, un point c’est tout. L’enquête a au contraire pour lui la froide implacabilité de la science.

Il pose sur la table, dans son sachet de plastique transparent, le paquet de

Dunhill qu'il a volé chez Maxim's pour l'abandonner place d'Italie.

– Des analyses sont en cours, dit-il. On va vous demander vos empreintes pour les comparer à celles qu'on a repérées sur ce paquet découvert à quelques centimètres du cadavre.

– Mais c'est très possible que ce soit mon paquet à moi. Je ne nie pas que je fume ni que j'étais chez Christopher Plouf quelques instants avant le meurtre, dit Alfred Bertrand.

C'est vrai que ça ne prouve rien.

Wallance s'en veut. Ce qu'il aurait dû faire, c'est délicatement tremper le paquet dans le sang juste après l'assassinat, mais même, ce n'est pas parce que son ancien paquet aurait été là qu'Alfred Bertrand aussi. Ce sont des choses qui arrivent, que ce qu'on croyait une excellente preuve vous file entre les doigts. Le commissaire ne s'inquiète cependant pas, le mécontentement de ses collègues envers l'assassin est si palpable qu'ils vont bien trouver eux-mêmes autre chose si pour une fois lui se repose.

– Si j'avais été au jury au moment d'*Un crime dans la montagne*, vous n'auriez jamais eu le Revolver d'or, même en 1991, dit Gou avec l'esprit d'escalier si tant est que ce soit de l'esprit. C'est beaucoup trop sentimental pour un polar, on dirait que vous n'en avez jamais lu, que vous ne connaissez pas les règles du genre. Quant à *La Marguerite ensanglantée*, je trouve ça nul, je n'ai pas peur de vous le dire. Il n'y a que le titre de bien et il paraît qu'il n'est pas de vous.

– Je ne vous permets pas, dit Alfred Bertrand furieux en tentant de se lever mais Fagis et Nathalie Malicorne, ce n'est pas parce qu'elle est une femme qu'elle n'a pas de force physique, lui appuient chacun une main sur l'épaule pour l'empêcher en disant « Du calme ». C'est quand même incroyable. Ça ne vous suffit pas de m'accuser d'assassinat, il faut encore que vous jetiez l'opprobre sur mon travail. De quel droit ? *La Marguerite ensanglantée*, dont j'ai moi-même proposé le titre à l'éditeur, est un excellent roman et c'est ce que pensent des gens autrement compétents que vous, jusqu'en province, si vous voulez que je vous montre le dossier de presse c'est de bon cœur, ajoute-t-il, laissant soupçonner qu'il lui est plus facile de trouver des avocats crédibles pour son œuvre que pour lui-même.

– Moi, je ne vous en dis pas de mal, de *La Marguerite ensanglantée*, je ne l'ai pas lu, dit Fagis. Je voudrais juste que vous me parliez de ce coup de cutter.

– Je suis content que vous en parliez, c'est moi qui l'ai reçu, le coup de cutter.

– Montrez votre gorge, dit Fagis.

– Christopher Plouf avait trop bu, d'ailleurs je ne voulais même pas retourner chez lui, si le commissaire Liberty n'avait pas insisté. Il parlait de l'assassinat d'un dealer au couteau qui avait eu lieu le matin même, vous devez être au courant.

– L'affaire Karim Al Dirimi, interrompt Wallance.

– Il croyait savoir comment ça s'était passé et il a fait la reconstitution en me

faisant tenir le rôle de la victime, la lame à un millimètre de mon cou et lui ivre comme tout, c'est moi qui avais peur.

– Pourquoi il vous racontait ça ? Il vous soupçonnait pour le meurtre de Karim Al Dirimi ?

– Mais pas du tout.

– Vous avez un alibi pour la nuit du mercredi 3 au jeudi 4 mars ?

Fagis ne lâche rien, il veut se montrer à son avantage devant Gou et Wallance, que sa pugnacité soit rapportée aux collègues.

– Vous savez, comme beaucoup d'artistes, j'ai des insomnies. Je marche souvent seul, la nuit, ça donne des idées pour écrire.

– Donc Christopher Plouf, dont le talent d'enquêteur était aussi considérable que celui d'écrivain, découvrir que vous avez tué Karim Al Dirimi et vous le fait comprendre, dit Fagis.

– Mais pas du tout, c'est lui qui a failli me tuer.

– Karim Al Dirimi ? dit Lavrout.

– Non, Christopher Plouf. Dites-leur, commissaire, par pitié.

– C'est vrai, dit Wallance, assuré que cette confirmation à ce moment est ce qui peut faire le plus de tort à Alfred Bertrand, cette incompréhension de la psychologie policière ne présage objectivement rien de bon quant à ses capacités littéraires.

– Légitime défense, alors. C'est ça que vous plaidez ? dit Lavrout.

L'écrivain comprend trop tard son erreur.

– Mais non, dit-il.

– Vous êtes encore plus mauvais assassin que romancier, dit Gou qui n'a pas le sens de la repartie mais la rancune tenace.

– Mais non.

– Au trou, dit Wallance.

– Mais je suis innocent.

– Au trou. Au pire, ça vous fera de la matière pour *Une erreur judiciaire* si vous avez encore envie de nous infliger un roman, dit Wallance, faisant ricaner toute l'assistance de complicité.

W

allance reste seul dans son bureau. Pendant que tout le monde s'affairait place d'Italie autour du cadavre de Christopher Plouf, il a fait indûment un tour du propriétaire dans l'appartement, se moquant de la chambre à coucher où il y a un lit à baldaquin bien dans le genre mégalomane de la victime et recherchant le manuscrit de *Meurtre d'une plantureuse commissaire* dont l'écrivain lui a parlé et qu'il a commencé conjointement à *Meurtre d'une polytechnicienne nymphomane*. Il l'a trouvé dans le bureau et l'a volé à tout hasard, pour pouvoir le détruire discrètement s'il y a à son sujet des informations même romancées qu'il serait préférable de ne pas voir circuler.

Bien au calme, il retire de sa serviette le manuscrit inachevé, déjà une bonne trentaine de pages quand même, et se met à le lire. Ça se présente comme un simple dossier si jamais quelqu'un entre à l'improviste. Très rapidement, il se félicite de son initiative. L'héroïne est une commissaire métisse qui est un mixte de Nathalie Malicorne et de lui-même. Elle s'appelle commissaire Malillance, elle a trente-cinq ans, bien en chair comme eux deux, sexy comme la Guadeloupéenne et colérique comme lui. Elle est confrontée à l'assassinat d'un informaticien qui ressemble à François Noémit, mais dans le roman ce sont la femme et son amant les coupables. Un lieutenant estime d'abord que le criminel est un collègue de la victime mais la commissaire y met bon ordre. On voit que ce n'est pas par l'imagination que l'écrivain se singularise. En plus, Christopher Plouf décrit des rapports mensongers entre les policiers, pleins d'envie, de jalousie et de concupiscence. Le style a la médiocrité habituelle propre à l'auteur. « Jamais censure n'a été plus justifiée », écrira Wallance le soir même dans un carnet après avoir brûlé chaque feuillet. Sur le fond, il préfère l'attitude de Max Brod,

publiant de façon posthume les textes de Kafka malgré la volonté de l'auteur, que la sienne qui consiste aussi à s'opposer à la volonté de l'auteur mais pour détruire les textes. Seulement, on ne peut pas comparer Christopher Plouf et Franz Kafka, d'autant que l'écrivain tchèque n'a consacré aucun roman à la police, et qui sait si *Le Procès* aurait jamais paru si Max Brod avait été magistrat. Le commissaire estime qu'empêcher la publication de ce torchon est rendre hommage à la littérature, seules des raisons mercantiles auraient justifié l'inverse. « J'en ferais autant, la vulgarité en moins », écrit-il aussi dans un carnet après lecture intégrale du manuscrit inachevé.

Lavraut entre dans son bureau pendant qu'il est en train de lire.

– C'est nul, dit Wallance sans que son collaborateur lui ait rien demandé, nul et vulgaire.

– Quoi, commissaire ?

– Cet assassinat, dit Wallance reprenant ses esprits mais son sens critique est trop fort, il fallait qu'il s'exprime. Ce pauvre Christopher Plouf, c'est nul et vulgaire d'abattre un homme de cet acabit.

– Et par jalousie, surenchérit Lavraut. Qu'est-ce qu'il croyait, Alfred Bertrand, que la mort de Christopher Plouf allait lui donner du talent ?

Susceptible comme on est toujours dans les heures suivant un meurtre qu'on a commis, le commissaire trouve que son collaborateur s'en permet beaucoup, vu qu'il n'a que trop tendance à prendre la question pour lui. Il se maîtrise pourtant.

– C'est pour me demander ça que tu viens me déranger ?

En fait, la télévision a appelé pour inviter Wallance au journal de vingt heures et Lavraut transmet le message. C'est que l'affaire plaît beaucoup. Un auteur de polars assassiné, c'est comme un restaurateur mourant d'une indigestion ou un tennisman d'une balle en plein cœur, une sorte de coïncidence professionnelle macabre qui ne peut que passionner le public. Le criminel étant un autre auteur de polars, le meurtre n'en est que meilleur. Et comme Gou est connu dans le monde médiatique comme un client détestable, « on ne sait s'il est plus plat que terne ou plus terne que plat » aurait dit le journaliste chargé des affaires de police d'une grande chaîne, on fait appel à Wallance qui était en plus sur le terrain avec Christopher Plouf durant les émouvants derniers jours de l'écrivain.

– Acceptez, s'il vous plaît. On aimerait tellement vous voir à la télé, Fagis, Nathalie et moi, dit Lavraut. Et ça fera les pieds à Gou. Vous, au moins, vous pourrez parler littérature.

Wallance voulait feindre de refuser mais ce dernier point recueille son assentiment immédiat.

– C'est ça, je vais pouvoir lui donner une bonne leçon, dit-il sans qu'on soit certain que Lavraut ait saisi qui désigne réellement le pronom personnel de la troisième personne du singulier.

Sur le plateau, en plus du commissaire, il y a le producteur du futur *Les braves keufs 2 font du ski 2* qui assure que le film se fera quand même, le cinéma c'est une équipe et le spectacle doit continuer, les spectateurs sont rois. C'est à Wallance que revient de prononcer l'éloge funèbre du disparu, l'intervieweur n'arrivant pas à faire dévier le producteur d'une conversation uniquement axée sur l'argent.

– On parlait beaucoup littérature ensemble. Ça m'intéresse aussi, dit le commissaire qui se trouve autrement compétent que n'était l'autre sur le sujet. Il préparait d'ailleurs, après *Meurtre d'une lesbienne de choc*...

– Qui doit paraître en septembre, je suis sûr que vous serez nombreux à vous précipiter dessus, interrompt le présentateur en s'adressant à l'ensemble des téléspectateurs.

– Après *Meurtre d'une lesbienne de choc* qui doit paraître en septembre, reprend Wallance furieux de devoir faire le service avant-vente d'un tel sous-écrivain, il travaillait déjà, en même temps qu'à *Meurtre d'une polytechnicienne nymphomane*, à *Meurtre d'une plantureuse commissaire* où il voulait montrer, dans ce qu'il présentait comme le sommet de son œuvre, que les femmes ne sont pas juste des créatures destinées à être violées et assassinées dans des polars, mais aussi des enquêtrices hors pair, parfois, aussi courageuses que des hommes. C'était sa façon qu'on ne peut qu'approuver de lutter contre la misogynie qu'on reproche parfois à juste titre à nos milieux, ajoute-t-il comme un message personnel à Nathalie Malicorne, essayant de récupérer à son profit tout le crédit que cette innocente, les femmes sont toutes les mêmes, faisait à Christopher Plouf.

– Vous avait-il autorisé lire quelques pages de son manuscrit ?

– Oui, il m'en avait soumis quelques-unes, répond Wallance, des pages magnifiques. J'espère qu'on retrouvera ce texte chez lui et non pas que l'assassin compte le publier sous son nom ou, pire encore, arrivé au stade suprême de la jalousie, l'ait détruit.

Le commissaire n'est pas mécontent d'accuser aussi clairement Népomucène Carouzon de la Tourne et Taxis sans même le nommer. C'est un écrivain qu'il respectait avant de tuer Christopher Plouf, mais maintenant c'est juste un coupable comme les autres, il n'y a pas plus de raisons de favoriser les auteurs que de défavoriser les Noirs ou les Arabes, même si ça se fait. Mais, dire du bien de l'auteur de *Meurtre d'une jolie terroriste*, jamais dans sa vie il ne s'est senti aussi malhonnête. Bien sûr, il a déjà menti souvent pour confondre de faux assassins ou abattre ses victimes, mais c'est la première fois que, ce qu'il fait volontiers pour la justice et la sécurité, il le fait pour l'art qui, aussi mélomane et amateur de littérature soit-il, ne le mérite peut-être quand même pas autant.

– Vous êtes l'être qui avez été le plus proche de Christopher Plouf ces derniers jours, avec qui il pouvait parler aussi bien de ses intrigues, puisque vous êtes policier, que de son style, puisque vous êtes un amateur de littérature, dit

l'intervieweur pour mieux vendre son invité. Y a-t-il un message ultime de sa part que vous puissiez transmettre à nos téléspectateurs, inspecteur ?

– Commissaire, dit Wallance.

Pour le reste, il ne faut pas exagérer. Il ne veut pas être grossier, il se tait. Si les téléspectateurs sont aussi bêtes que les lecteurs de Christopher Plouf, il n'a certes rien à leur transmettre.

– Le message, intervient bienheureusement le producteur pour rompre le silence, c'est qu'il nous laisse bien dans la merde en mourant trop tôt. Je ne vois pas de meilleur hommage à lui rendre et je suis sûr que son éditeur pense comme moi.

– Vous voulez dire : un roman et un film inachevés, dit le journaliste. Il faudrait quelqu'un pour les achever. Pourquoi pas vous, commissaire Liberty ? demande-t-il en galvaudant le surnom de Wallance devant des millions d'inconnus. Vous avez été le compagnon des derniers jours, ce serait légitime. Ça ne vous dirait pas d'écrire pour le cinéma et l'édition ?

– Pourquoi pas ? dit Wallance, tenté.

Du même auteur,
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE,
CHEZ L'OTO-RHINO,
LE COLLÈGE DU CRIME,
LES JAPONAIS,
VACANCES MERVEILLEUSES,

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2005

© P.O.L éditeur, 2011 pour la version numérique

Cette édition électronique du livre *L'Auteur de polars* de
Raphaël Majan a été réalisée le 22 juin 2011 par les Éditions
P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN :
9782846820561)

Code Sodis : N44607 - ISBN : 9782818005460

Le format ePub a été préparé par ePage
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d'imprimer en mars 2005
par Normandie Roto Impression s.a.s.
N° d'édition : 136940
avril 2005

Imprimé en France